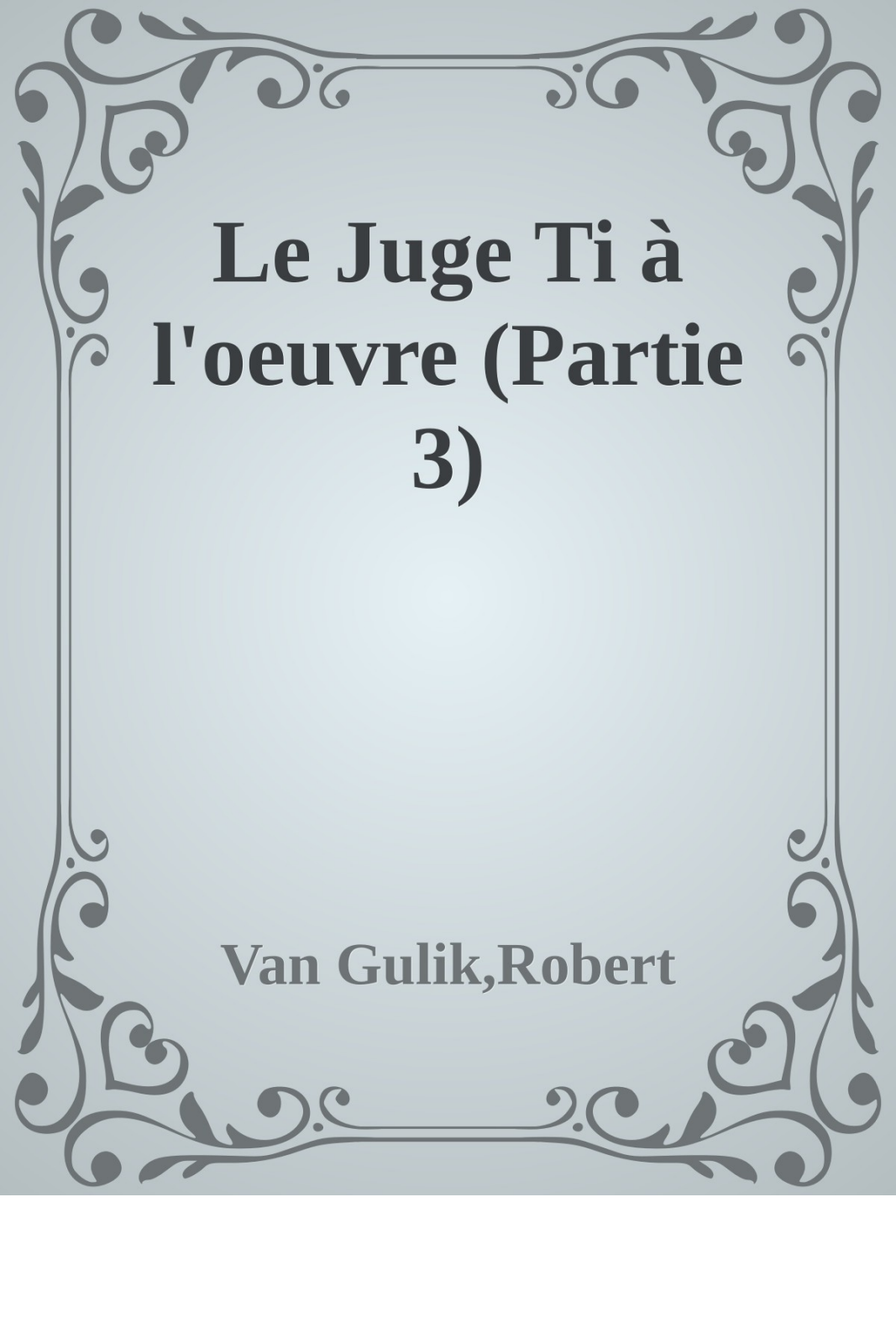


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Le Juge Ti à l'oeuvre (Partie 3)

Van Gulik, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert Van Gulik Le juge Ti à l'œuvre

Les deux mendiants
La fausse épée

10
18

INÉDIT



ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI
Le Juge Ti à
l'œuvre
3^{ème} partie

Traduit de l'anglais par Anne Krief





Les deux mendiants

Nouvelle

Les personnages

Ti Jen-tsie, magistrat du district de Pou-yang depuis une année.

Lo, magistrat du district de Tchín-houa.

HONG Liang, conseiller du juge et sergent du tribunal.

Monsieur LING, maître de la Guilde des orfèvres.

Madame KOUANG, propriétaire de la maison de rendez-vous.

Rosée-de-Rose (mademoiselle LIANG), *courtisane*.

CE RÉCIT nous apprend les raisons du retard du juge Ti lors du dîner familial de la fête des Lanternes. Cette fête clôt la série des célébrations du Nouvel An ; un dîner est organisé dans l'intimité familiale, et les dames de la maison consultent l'oracle pour savoir ce que leur réserve la nouvelle année. Cette histoire se déroule à Pouyang, ville bien connue des lecteurs du *Squelette sous cloche*. Au chapitre IX de ce livre, il est question du magistrat Lo, le collègue volage du juge Ti exerçant sa haute charge dans le district voisin de Tchinhoua ; nous allons le retrouver dans cette nouvelle où il est question du triste sort qui fut celui de deux mendiants.

UNE FOIS LE DERNIER VISITEUR parti, le juge Ti se renversa dans son fauteuil en poussant un soupir de soulagement. Il contempla d'un œil las son jardin privé où ses trois jeunes fils jouaient dans la lumière crépusculaire. Ils suspendaient aux branches des lanternes allumées, peintes aux images des huit génies.

C'était le quinzième jour du premier mois, celui de la fête des Lanternes. Les gens accrochaient aux façades de leur maison comme à l'intérieur de leur logis des lanternes multicolores de toutes tailles et de toutes formes, transformant ainsi la ville entière en un décor éclatant de couleurs et de lumières. Au-delà du mur du jardin, le juge pouvait entendre les rires des promeneurs dans le parc.

Tout au long de l'après-midi, les notables de Pou-yang, le district prospère dont le juge Ti était le magistrat depuis un an, avaient défilé dans sa résidence particulière, située à l'arrière du Yamen, pour lui présenter leurs respects en ce jour exceptionnel. Il releva de son front son bonnet officiel à ailes noires et se passa la main sur le visage. Il n'avait pas l'habitude de boire autant de vin dans la journée et se sentait vaguement nauséeux. Se penchant en avant, il prit une grande rose blanche dans le vase posé sur la table à thé ; son parfum était censé dissiper les effets de l'alcool. Tout en humant profondément la fraîche fragrance de la fleur, le juge songea que son dernier visiteur, Ling, maître de la Guilde des orfèvres, avait largement abusé de son hospitalité, au point d'avoir l'air pour ainsi dire vissé à son siège. Il devait à présent aller se changer et se rafraîchir avant de se rendre dans les appartements de ses trois épouses où ces dernières veillaient aux préparatifs du dîner de fête.

Les voix excitées des enfants lui parvinrent du jardin. Se retournant, il découvrit que ses deux fils aînés se battaient pour s'approprier une grande lanterne colorée.

— Vous feriez mieux de rentrer et d'aller prendre votre bain ! leur cria le juge.

— Ah-kouei veut garder pour lui tout seul cette jolie lanterne que j'ai faite avec grande sœur ! s'écria son fils aîné avec indignation.

Le juge était sur le point de réitérer son ordre lorsqu'il aperçut du coin de l'œil la porte du fond s'ouvrir. Le sergent Hong, son conseiller particulier, entra en traînant les pieds. Remarquant le teint blême et l'air fatigué du vieillard, le juge s'empessa de dire :

— Assieds-toi et prends une tasse de thé, Hong ! Je suis navré d'avoir dû te confier toutes les tâches administratives du tribunal

aujourd'hui. Je devais faire un tour au greffe pour y travailler un peu après le départ de mes invités, mais maître Ling s'est montré plus bavard que jamais. Il vient tout juste de se retirer.

— Il n'y avait rien de particulièrement important, Votre Excellence, répondit le sergent Hong en se versant, ainsi qu'au juge, une tasse de thé. Le plus dur a été d'empêcher les secrétaires de relever le nez de leur travail. L'esprit de la fête a visiblement pris possession d'eux tous !

Hong s'assit et but une gorgée de thé en relevant délicatement sa moustache grise avec son pouce gauche.

— Eh oui, c'est la fête des Lanternes, remarqua le juge en reposant la rose blanche sur la table. Tant qu'aucune affaire pressante ne s'impose à notre attention, nous pouvons nous permettre une légère détente, pour une fois.

Le sergent Hong hocha la tête.

— Le surveillant du quartier nord est venu juste avant midi signaler un accident au greffe, Votre Excellence. Un vieux mendiant est tombé dans un fossé, dans une petite rue non loin de la demeure de maître Ling. Sa tête a heurté une pierre et il est mort. Notre contrôleur des décès a procédé à une autopsie et signé le certificat de mort accidentelle. Le pauvre bougre ne portait qu'une robe en haillons et pas de bonnet ; ses cheveux grisonnants étaient défaits. C'était un infirme. Il a dû trébucher et tomber dans le fossé en partant à l'aube faire sa tournée matinale. Cheng Pa, le chef des mendiants, n'a pas réussi à l'identifier. Le malheureux est probablement descendu en ville dans l'espoir d'y faire quelques gains appréciables en ce jour de fête. Si personne ne vient réclamer le corps, nous le ferons incinérer demain.

Le juge Ti se retourna vers son fils aîné qui traînait un fauteuil entre les colonnes bordant le côté ouvert de la salle.

— Laissez ce siège tranquille, et faites ce que je vous ai dit, vous trois ! ordonna-t-il.

— Oui, Père ! s'écrièrent en chœur les enfants.

Comme ils se dépêchaient de disparaître, le juge Ti dit à Hong :

— Demandez au surveillant de quartier de faire convenablement recouvrir ce fossé et passez-lui un sérieux savon ! Ces gaillards sont censés veiller au bon entretien des rues de leur quartier. À propos, nous souhaiterions que tu te joignes à notre petite fête de famille, ce soir, Hong !

Le vieil homme s'inclina avec un sourire de gratitude.

— Je vais de ce pas fermer le greffe, Votre Excellence, et je serai de retour à la résidence de Votre Excellence d'ici à une demi-heure.

Après le départ du sergent, le juge Ti se dit qu'il devrait aller lui aussi se changer et troquer sa robe de cérémonie de brocart vert pour

un vêtement d'intérieur plus confortable. Mais il ne se sentait pas le goût d'abandonner l'atmosphère paisible de la salle à présent déserte ; il préféra donc reprendre une tasse de thé. Tout était calme maintenant, dans le parc également ; les gens étaient rentrés chez eux pour le riz du soir. Un peu plus tard, ils envahiraient à nouveau les rues pour admirer les multiples lanternes et s'offrir quelques libations dans les gargotes. Reposant sa tasse, le juge pensa qu'il n'aurait peut-être pas dû laisser quartier libre à Ma Jong et à ses deux autres lieutenants, car, dans la soirée, il se pourrait qu'il y ait du grabuge dans le quartier réservé. Il fallait qu'il pense à demander au chef des sbires de doubler les rondes de nuit.

Il tendit de nouveau la main vers sa tasse, mais se ravisa brusquement. Il regarda fixement les ombres qui se découpaient au fond de la salle. Un grand vieillard était entré. On aurait dit qu'il portait une robe en haillons ; sa tête, à la longue chevelure en bataille, était nue. Il traversa la salle en claudiquant sans un bruit, appuyé sur un bâton. Ignorant apparemment la présence du juge, il passa devant lui, la tête baissée.

Le juge s'apprêtait à lui demander de quel droit il était entré sans se faire annoncer, mais les mots ne franchirent point ses lèvres. Il se figea, horrifié : on eût dit que le vieillard passait à travers le grand buffet. Puis il descendit dans le jardin, toujours sans faire le moindre bruit.

Le juge bondit sur ses pieds et courut vers les marches menant au jardin.

— Hé ! Revenez ! s'écria-t-il avec colère.

Personne ne répondit.

Le juge Ti descendit dans le jardin éclairé par la lune. Il n'y avait pas âme qui vive. Il fouilla précipitamment les buissons bas qui longeaient le mur, mais ses recherches furent vaines. Quant à la petite porte donnant sur le parc, elle était comme de coutume fermée à clé et pourvue de sa barre.

Le juge resta immobile. Frissonnant malgré lui, il serra sa robe autour de son torse. Cette apparition était le fantôme du mendiant mort.

Au bout d'un moment, il parvint à se ressaisir. Faisant brusquement volte-face, il remonta dans la salle et s'engagea dans le corridor obscur qui menait à ses appartements privés. Il rendit machinalement son salut au portier occupé à allumer les lanternes multicolores du portail, puis traversa la cour centrale du Yamen et se dirigea droit vers le greffe.

Les « secrétaires étaient déjà rentrés chez eux ; seul restait le sergent Hong, occupé à classer une pile de papiers à la lueur d'une unique chandelle. Il releva la tête avec stupeur en voyant entrer le

juge.

— Je me suis dit que je ferais peut-être bien, après tout, de jeter un coup d'œil sur ce mendiant, fit le juge d'un ton détaché.

Hong alluma aussitôt une deuxième chandelle et conduisit le juge par les corridors sombres et déserts jusqu'à la prison, à l'arrière de la salle d'audience. Dans la petite pièce contiguë, une forme recouverte d'une natte gisait sur une table en bois blanc.

Le juge Ti prit la chandelle des mains de Hong et lui fit signe de retirer la natte. Levant la chandelle, le magistrat contempla le visage sans vie. Il était marqué de profondes rides, les joues étaient creuses, mais les traits dépourvus de la grossièreté que l'on aurait *a priori* prêtée à ceux d'un mendiant. Il avait apparemment une cinquantaine d'années ; ses cheveux longs et emmêlés étaient parsemés de gris. Les lèvres fines, sous la courte moustache, étaient tordues en un horrible rictus macabre. Il ne portait pas de barbe.

Le juge ouvrit le bas de la robe rapiécée. Montrant la jambe gauche difforme, il remarqua :

— Il a dû se casser le genou et on le lui a mal remis en place. Il devait boiter de façon très prononcée.

Prenant un long bâton posé dans un coin, le sergent Hong déclara :

— Comme il était plutôt grand, il s'aidait avec cette béquille. On l'a trouvée à côté de lui, au fond du fossé.

Le juge Ti hocha la tête. Il essaya de soulever le bras gauche du mort, mais il était déjà très raide. Puis il examina la main et dit en se redressant :

— Regarde ça, Hong ! Ces mains douces, sans la moindre callosité, et ces ongles longs et bien soignés ! Retourne le corps !



LEVANT LA CHANDELLE, LE MAGISTRAT
CONTEMPLA LE VISAGE SANS VIE

Quand le sergent eut roulé le cadavre sur le ventre, le juge Ti se pencha sur la blessure béante qui se trouvait sur le crâne. Au bout d'un moment, il tendit la chandelle à Hong et, sortant de sa manche un mouchoir en papier, il s'en servit pour écarter délicatement l'amas de cheveux collés par le sang. Puis il observa le mouchoir à la lueur de la chandelle. Le montrant à Hong, il remarqua d'un ton sec :

— Tu vois ce sable fin et blanc ? Voilà qui est plutôt inattendu au fond d'un fossé, n'est-ce pas ?

Le sergent Hong acquiesça d'un air perplexe.

— En effet, Votre Excellence, répondit-il en prenant son temps. On s'attendrait plutôt à trouver de la vase et de la boue.

Le juge Ti passa à l'autre bout de la table et examina les pieds nus. Ils étaient blancs et la plante en était douce et lisse. Se tournant vers le sergent, il déclara gravement :

— Je crains que notre contrôleur des décès n'ait été plus

préoccupé par les festivités de ce soir que par son travail lorsqu'il a procédé à l'autopsie. Cet homme n'était pas un mendiant, et il n'est pas tombé accidentellement dans ce fossé. Il y a été jeté alors qu'il était déjà mort. Et par son assassin.

Le sergent Hong hocha la tête d'un air sinistre tout en tirillant sa courte barbe grise.

— Effectivement, le meurtrier a dû le déshabiller et lui passer cette robe de mendiant. J'aurais dû m'apercevoir tout de suite qu'il était nu sous ses guenilles. Le plus pauvre des mendiants aurait néanmoins porté quelque chose dessous ; les soirées sont encore très fraîches.

Examinant à nouveau la plaie, il demanda :

— Croyez-vous qu'on lui ait fracassé la tête avec un gourdin, Votre Excellence ?

— C'est possible, répondit le juge en lissant sa longue barbe noire. Quelqu'un a-t-il été porté disparu ces temps-ci ?

— Oui, Votre Excellence ! Le maître de la Guilde des orfèvres, Ling, nous a envoyé un mot hier nous notifiant que monsieur Wang, le précepteur particulier de ses enfants, n'était pas rentré depuis son congé hebdomadaire, il y a deux jours de cela.

— Il est étrange que Ling ne m'en ait rien dit lorsqu'il est venu me voir tout à l'heure ! maugréa le juge. Demande au chef des sbires de me faire préparer mon palanquin, et dis à l'intendant de prévenir ma Première Épouse de ne pas m'attendre pour dîner !

Après le départ du sergent Hong, le juge resta encore un moment dans la pièce, les yeux fixés sur ce vieillard dont le fantôme venait de lui apparaître.

Le vieux maître de Guilde se précipita à la rencontre du juge Ti lorsque les porteurs posèrent à terre le grand palanquin officiel dans l'avant-cour de sa demeure. Tout en aidant le magistrat à en descendre, Ling demanda avec empressement :

— Eh bien, eh bien, à quel heureux événement dois-je l'honneur inespéré d'une telle visite ?

Visiblement, Ling sortait tout juste du dîner de fête en famille, car il empestait le vin et éprouvait quelques difficultés d'élocution.

— Rien de très heureux, je le crains, répondit le juge comme Ling le conduisait ainsi que le sergent Hong dans la salle de réception. Pourriez-vous me décrire le précepteur de vos enfants, l'homme qui a disparu ?

— Ciel, j'espère que le lascar ne s'est pas attiré d'ennuis, au moins ! Eh bien, il ne ressemblait à rien de particulier ; grand et maigre, avec une petite moustache, pas de barbe. Il boitait, sa jambe gauche était très déformée.

— Il est mort d'un accident, annonça le juge Ti d'un ton neutre.

Ling lui jeta un rapide coup d'œil puis fit signe à son hôte de s'asseoir à la place d'honneur à la table, sous l'immense lanterne de soie colorée accrochée à l'occasion de la fête. Lui-même prit place en face du juge. Hong resta debout derrière son maître. Comme le majordome servait le thé, le maître de Guilde dit avec lenteur :

— Alors c'est pour cela que Wang n'est pas rentré depuis deux jours, après son congé hebdomadaire !

La nouvelle brutale semblait l'avoir à peu près dégrisé.

— Où est-il allé ? demanda le juge.

— Le Ciel seul le sait ! Je ne suis pas homme à me mêler de la vie privée de mon personnel. Wang pouvait disposer de tous ses jeudis ; il partait d'ici le mercredi soir avant dîner et rentrait le jeudi soir, à l'heure du dîner également. C'est tout ce que je sais et je ne veux rien savoir de plus, si je puis m'exprimer ainsi, Votre Excellence !

— Depuis quand était-il à votre service ?

— Un an environ. Il est venu de la capitale avec une lettre de recommandation d'un orfèvre qui jouit d'une bonne réputation. Comme il me fallait un précepteur pour mes petits-fils, je l'ai engagé. C'était un garçon correct et tranquille. Très compétent aussi.

— Savez-vous pourquoi il a choisi de quitter la capitale pour venir chercher du travail à Pou-yang ? Avait-il de la famille ici ?

— Je l'ignore, repartit Ling avec irritation. Il n'était pas dans mes habitudes de m'entretenir avec lui d'autre chose que des progrès de mes petits-enfants.

— Faites venir votre majordome !

Le maître de Guilde se retourna sur son siège et fit un signe au majordome qui s'affairait au fond de la vaste pièce.

Lorsqu'il se fut approché de la table et eut salué respectueusement le magistrat, celui-ci s'adressa à lui :

— Monsieur Wang a eu un accident et le tribunal doit en informer ses proches. Vous connaissez probablement l'adresse de ses parents ici, n'est-ce pas ?

Le majordome jeta un regard embarrassé à son maître.

— Il... balbutia-t-il... autant que je sache, monsieur Wang n'avait pas de famille à Pou-yang, Noble Juge.

— Où passait-il son jour de repos ?

— Il ne me l'a jamais dit, Noble Juge. J'imagine qu'il allait voir un ami ou je ne sais qui.

Devant l'air sceptique du magistrat, il s'empressa d'ajouter :

— Monsieur Wang était quelqu'un de taciturne, Noble Juge, qui éludait toujours les questions personnelles. Il aimait la solitude et passait son temps libre dans la petite chambre qu'il avait dans l'arrière-cour de cette demeure. Sa seule détente était de courtes promenades dans notre jardin.

— N'a-t-il pas reçu ou envoyé de lettres ?

— Pas à ma connaissance, Noble Juge.

Le majordome hésita un instant avant de poursuivre :

— D'après certaines remarques qu'il lui arriva de faire sur sa vie antérieure à la capitale, j'ai conclu que son épouse l'avait quitté. Elle était, semble-t-il, d'une nature extrêmement jalouse.

Il jeta à son maître un regard anxieux. Comme Ling regardait droit devant lui et n'avait pas l'air de prêter attention à ses propos, il reprit d'un ton plus confiant :

— Monsieur Wang n'avait aucune fortune personnelle, Noble Juge, et il était très économe. Il entamait le moins possible son salaire, évitant même de prendre une chaise à porteurs lorsqu'il sortait, son jour de repos. Mais il avait dû être riche dans le temps, je m'en suis rendu compte à certaines de ses manies. Je crois même qu'il avait dû être fonctionnaire, car il lui arrivait parfois, sans y prendre garde, de me parler sur un ton plutôt autoritaire. J'ai cru comprendre qu'il avait tout perdu, argent et emploi. Ça n'avait pas l'air de l'affecter outre mesure, cependant. Un jour, il m'a dit : « L'argent n'a aucune valeur, si l'on n'a aucun plaisir à le dépenser ; et quand il est dépensé, la vie de fonctionnaire perd tout son charme. » C'était une réflexion plutôt futile de la part d'un monsieur aussi cultivé, Noble Juge, si je puis me permettre de vous faire part de mon opinion.

Ling le foudroya du regard et railla :

— On dirait vraiment que tu as du temps à perdre dans cette maison ! Bavarder au lieu de surveiller les domestiques !

— Laissez-le parler ! interrompit sèchement le juge.

Et, à l'adresse du majordome :

— N'avez-vous réellement aucune idée de l'endroit où pouvait se rendre monsieur Wang ses jours de congé ? Réfléchissez, vous l'avez pourtant vu sortir et entrer, n'est-ce pas ?

Le majordome fronça les sourcils puis répondit :

— Eh bien, j'ai été effectivement frappé par le fait que monsieur Wang avait toujours l'air heureux en partant, mais en général plutôt abattu en rentrant. Il était parfois d'humeur mélancolique. Mais cela ne compromettait en rien la qualité de son enseignement, Noble Juge. Il était toujours prêt à répondre à toutes les questions délicates, à ce que m'a dit la jeune demoiselle, l'autre jour.

— Vous avez dit que monsieur Wang s'occupait seulement de l'éducation de vos petits-enfants, fit remarquer le juge d'un ton tranchant à Ling. Or j'apprends qu'il était également chargé de celle de votre fille !

Le maître de Guilde jeta un regard furieux à son majordome. Il se passa la langue sur les lèvres, puis répliqua sur un ton sec :

— C'est exact. Il s'est occupé d'elle jusqu'à son mariage, il y a

deux mois de cela.

— Je vois.

Le juge Ti se leva et dit au majordome :

— Montrez-moi la chambre de monsieur Wang !

Le magistrat fit signe au sergent Hong de le suivre. Comme Ling faisait mine de se joindre à eux, il précisa :

— Votre présence n'est pas nécessaire.

Le majordome guida le juge et le sergent Hong à travers un dédale de corridors, jusqu'à l'arrière-cour de la vaste demeure. Il ouvrit une petite porte fermée à clé et leva la chandelle pour éclairer une modeste chambre pauvrement meublée. Il n'y avait qu'une couche de bambou, un simple bureau avec une chaise à dossier droit, une bibliothèque en bambou contenant quelques livres et un coffre à vêtements en cuir noir. Les murs étaient recouverts de longues bandes de papier sur lesquelles des orchidées étaient dessinées à l'encre avec un talent remarquable. Suivant le regard du juge, le majordome remarqua :

— C'était l'unique passion de monsieur Wang, Noble Juge. Il adorait les orchidées et n'ignorait rien de leur culture.

— N'en avait-il pas quelques-unes en pots, par hasard ? s'enquit le juge.

— Non, Noble Juge. Je ne crois pas qu'il aurait pu se les offrir, ce sont des fleurs très chères !

Le juge Ti acquiesça. Choisisant au hasard quelques livres cornés dans la bibliothèque, il les parcourut hâtivement. Il s'agissait d'éditions bon marché de poésie classique. Puis il ouvrit le coffre à vêtements. Il était rempli d'effets masculins, usés jusqu'à la trame, mais de bonne qualité. Au fond du coffre, une petite cassette ne contenait que de la menue monnaie. Le juge se dirigea vers le bureau. Le tiroir ne comportait pas de serrure. Il contenait le nécessaire à écrire habituel, mais pas d'argent ni la moindre note manuscrite, pas même une facture. Refermant brutalement le tiroir, il demanda avec humeur au majordome :

— Qui a débarrassé cette chambre en l'absence de monsieur Wang ?

— Personne n'est entré ici, Noble Juge ! bégaya le majordome affolé. Monsieur Wang fermait toujours sa porte à clé en partant et l'unique double est en ma possession.

— Vous m'avez bien dit que Wang ne dépensait pas la moindre sapèque, n'est-ce pas ? Que sont donc devenues ses économies de l'année dernière ? Il ne reste que quelques piécettes ici !

Le majordome interloqué ne put que secouer la tête.

— Je ne peux vous répondre, Noble Juge ! Je suis sûr que personne n'est entré ici. Tous les domestiques sont à notre service

depuis des années. Il n'y a jamais eu de chapardage dans la maison, je peux vous l'assurer, Noble Juge !

Le magistrat resta un moment auprès du bureau. Il contempla les peintures en tirillant lentement sa moustache. Puis il se retourna et dit :

— Raccompagnez-nous dans la salle !

Comme le majordome les reconduisait en sens inverse, le juge Ti remarqua en passant :

— Cette demeure est située dans un quartier charmant et tranquille.

— Oh oui, certes, Noble Juge ! Très tranquille et respectable !

— C'est précisément dans de tels quartiers, cossus et respectables, que se trouvent les meilleures maisons de rendez-vous, observa sèchement le juge. Y en a-t-il par ici ?

Le majordome eut l'air médusé par cette question surprenante. Il s'éclaircit la gorge et répondit avec méfiance :

— Une seule, Noble Juge, à deux rues d'ici. Elle est tenue par une certaine madame Kouang – c'est une maison très huppée, fréquentée uniquement par les gens du meilleur monde. Il n'y a jamais eu le moindre incident ou quelque problème que ce soit, Noble Juge.

— Je suis ravi de l'apprendre, repartit le juge.

Arrivé dans la salle de réception, il annonça au maître de Guilde qu'il devait l'accompagner au tribunal pour y identifier le défunt. Pendant le trajet de retour dans le palanquin du juge Ti, le maître de Guilde observa un silence maussade.

Quand Ling eut attesté que le cadavre était bien celui de son précepteur et rempli les papiers nécessaires, le juge Ti le laissa repartir.

— Je vais aller passer une robe plus confortable, dit-il ensuite au sergent Hong. Pendant ce temps, va demander au chef des sbires de m'attendre dans la cour avec deux de ses hommes.

Le sergent Hong retrouva le juge Ti dans son cabinet particulier. Il avait revêtu une simple robe de coton gris foncé avec une large ceinture noire et s'était coiffé d'un petit bonnet noir.

Hong brûlait de lui demander où ils allaient, mais devant l'air préoccupé de son maître, il préféra s'abstenir et le suivit en silence dans la cour.

Le chef des sbires et ses deux hommes se mirent au garde-à-vous à l'arrivée du juge.

— Connais-tu une maison de rendez-vous dans le quartier nord, aux abords de la demeure du maître de Guilde Ling ? demanda le juge.

— Certainement, Noble Juge ! répondit fièrement le chef des sbires. Il s'agit de l'établissement de madame Kouang, dûment

enregistré, très huppé et tout ce qu'il y a de mieux...

— Je sais, je sais ! coupa le juge avec impatience. Nous y allons. Passe devant avec tes hommes !

Les rues étaient de nouveau pleines de monde. Les badauds s'agglutinaient sous les lanternes multicolores suspendues dans les rues, aux devantures de toutes les boutiques et restaurants. Les trois sbires se frayaient sans ménagement un passage dans la foule, ouvrant la voie au juge Ti et au sergent Hong.

Dans la rue latérale où se trouvait l'établissement de madame Kouang, il y avait également beaucoup d'affluence. Lorsque le chef des sbires eut frappé à la porte et annoncé au portier l'arrivée du magistrat, le vieillard affolé introduisit le juge et son conseiller dans un salon luxueusement meublé.

Une servante d'un certain âge, vêtue avec-sobriété, posa sur la table un service à thé de ravissante porcelaine ancienne. Puis une grande et belle femme d'une trentaine d'années apparut ; après s'être profondément inclinée devant le magistrat, elle se présenta comme étant madame veuve Kouang. Elle portait une robe à manches longues de coupe sobre, mais confectionnée dans un coûteux damas violet foncé. Elle servit elle-même une tasse de thé au juge, relevant d'un geste gracieux de la main gauche son ample manche droite. Elle resta debout devant le juge, attendant respectueusement qu'il lui adressât la parole. Le sergent Hong s'était placé derrière le fauteuil de son maître, les bras croisés dans ses vastes manches.

Savourant avec nonchalance le thé parfumé, le juge Ti fut frappé par le calme du lieu ; tous les bruits étaient étouffés par les rideaux brodés et par les épaisses tentures murales de brocart. Le subtil parfum d'un encens rare et coûteux flottait dans la pièce. Tout était en effet très distingué. Reposant sa tasse, il déclara :

— Quoique je désapprouve votre commerce, madame Kouang, je reconnais qu'il s'agit d'un mal nécessaire. Tant que vous tiendrez convenablement votre maison et traiterez correctement les pensionnaires, je ne vous ferai aucun ennui. Dites-moi, madame Kouang, combien de filles travaillent ici pour vous ?

— Huit, Noble Juge. Toutes achetées selon la loi, bien sûr, la plupart du temps directement à leurs familles. Tous les mois je transmets au tribunal les livres de comptes, pour le calcul de mes impôts. Je doute que...

— Non, je n'ai rien à vous reprocher là-dessus. Mais j'ai appris que l'une de vos pensionnaires avait été récemment achetée par un riche protecteur. Qui est l'heureuse élue ?

Madame Kouang manifesta poliment sa surprise.

— Il doit s'agir d'un malentendu, Noble Juge. Toutes mes pensionnaires sont encore très jeunes, la plus âgée a tout juste dix-

neuf ans, et n'ont même pas achevé leurs études de danse et de musique. Elles font de leur mieux pour plaire, naturellement, mais aucune n'a pour l'instant réussi à s'attirer les faveurs d'un riche protecteur au point d'instaurer des... enfin, des relations plus durables.

Elle s'interrompt avant de reprendre sur un ton plus enjoué :

— Même si une telle transaction représente bien entendu pour moi un gain financier des plus conséquents, je ne cherche nullement à l'encourager tant que la courtisane n'a pas au moins vingt ans et n'est pas à tous égards digne de parvenir au couronnement suprême de sa carrière.

— Je vois, répondit le juge.

Il songea avec amertume que cette information réduisait à néant la théorie qu'il s'était plu à échafauder. À présent que son hypothèse se révélait erronée, il allait devoir mener une enquête longue et fastidieuse, en commençant par retrouver l'orfèvre de la capitale qui avait recommandé Wang au maître de Guilde, Ling. Mais soudain, une autre perspective lui traversa l'esprit. Oui, il devait tenter sa chance. Jetant un regard sévère à madame Kouang, il déclara froidement :

— N'éludez pas ma question, madame Kouang ! Outre les huit pensionnaires qui vivent sous votre toit, vous en avez installé une autre dans un logement indépendant. C'est extrêmement blâmable, car votre licence ne vaut que pour cette demeure.

Madame Kouang remit en place une mèche de sa coiffure élaborée. Son geste fit glisser la longue manche, découvrant son avant-bras blanc et rond. Puis elle répliqua posément :

— Cette information n'est qu'en partie exacte, Noble Juge. Je suppose que vous faites allusion à mademoiselle Liang, qui habite dans la rue d'à côté. C'est une courtisane accomplie de la capitale, que l'on appelle Rosée-de-Rose dans son métier. Étant très prisée des milieux élégants, elle a mis de côté un petit capital et s'est rachetée sans toutefois résilier sa licence. Elle désirait s'établir quelque part et est venue se reposer à Pou-yang dans l'espoir d'y rencontrer un jour un époux qui lui convînt. C'est une femme très intelligente, Noble Juge ; sachant que les beaux jeunes gens frivoles de la capitale ne recherchent en rien des relations stables, elle préférerait se lier avec un homme d'âge mûr, à la situation et à la fortune confortables.

Elle n'a reçu que très rarement de tels clients dans mon établissement. Votre Excellence trouvera les écritures s'y rapportant dans un registre séparé, soumis lui aussi régulièrement au contrôle du tribunal. Dans la mesure où mademoiselle Liang a conservé sa licence et où les impôts sur ses revenus sont dûment acquittés...

Elle laissa sa phrase en suspens. Le juge Ti était ravi en son for intérieur, car il savait à présent qu'il n'avait pas fait fausse route.

Toutefois, il affecta une mine sombre, frappa du poing sur la table et s'exclama :

— Ainsi, l'homme qui est en train d'acheter Rosée-de-Rose pour l'épouser est grugé d'une manière infâme ! Car il n'y a en réalité aucun dédommagement à payer ! Pas une seule sapèque, ni à vous ni à son précédent propriétaire de la capitale ! Parlez ! N'alliez-vous pas toutes deux vous partager cette somme, abusivement extorquée à un protecteur confiant ?

À ces mots, madame Kouang perdit enfin contenance. Elle tomba à genoux devant le fauteuil du juge Ti et frappa plusieurs fois le sol de son front. Relevant la tête, elle gémit :

— Je vous en supplie, Noble Juge, veuillez pardonner la misérable personne que je suis ! L'argent n'a pas encore été remis. Son protecteur est un homme passionné, Noble Juge, un collègue de Votre Excellence, d'ailleurs, magistrat d'un autre district de la région. S'il venait à apprendre cela, il...

Madame Kouang éclata en sanglots.

Le juge Ti se retourna et jeta un regard au sergent Hong. Il ne pouvait s'agir que de son collègue de Tchinhoua, l'éternel amoureux, le magistrat Lo !

— C'est en effet le magistrat Lo qui m'a demandé de procéder à une enquête, dit-il avec rudesse. Dites-moi où habite exactement mademoiselle Liang ; je vais aller l'interroger en personne sur cette honteuse affaire !

Après quelques minutes de marche, le juge Ti et son escorte se présentèrent à l'adresse indiquée par madame Kouang.

Avant de frapper à la porte, le chef des sbires jeta un rapide coup d'œil aux deux extrémités de la rue et déclara :

— Si je ne me trompe, Votre Excellence, le fossé dans lequel on a retrouvé le mendiant se trouve juste derrière cette maison.

— Parfait ! s'exclama le juge Ti. Je vais frapper moi-même. Collez-vous bien tous les trois contre le mur pendant que j'entre avec le sergent Hong. Attendez ici jusqu'à ce que je vous appelle.

Après plusieurs coups répétés, le judas s'ouvrit et une voix de femme demanda :

— Qui est là ?

— J'ai un message pour mademoiselle Rosée-de-Rose, de la part du magistrat Lo, répondit poliment le juge Ti.

La porte s'ouvrit aussitôt. Une petite femme en robe d'intérieur de soie blanche pria les deux hommes d'entrer. Comme elle les précédait vers la salle qui ouvrait sur l'avant-cour, le juge remarqua qu'en dépit de sa petite taille elle avait une charmante silhouette.

Une fois dans la pièce, elle regarda ses visiteurs avec curiosité, puis les pria de s'asseoir sur la couche de bois de rose sculpté.

— Je suis Rosée-de-Rose, dit-elle en hésitant quelque peu. À qui ai-je l'honneur de...

— Nous n'allons pas vous déranger très longtemps, mademoiselle Liang, s'empressa de répondre le juge en contemplant la jeune femme.

Elle avait un visage mobile finement dessiné, des yeux expressifs et une jolie petite bouche ; la jeune femme respirait l'intelligence et le charme. Cependant, quelque chose ne cadrait pas avec sa théorie, pensa le juge.

Parcourant des yeux la pièce meublée avec élégance, son regard s'arrêta sur trois hautes étagères en bambou devant la fenêtre latérale. Sur chacune étaient alignées des orchidées dans des pots de porcelaine blanche. Leur parfum délicat embaumait toute la pièce. Désignant les fleurs, le juge remarqua :

— Le magistrat Lo m'a parlé de votre étonnante collection d'orchidées, mademoiselle Liang. J'en suis moi-même amateur. Regardez, quel dommage ! La deuxième fleur de l'étagère supérieure est fanée, il lui faudrait un traitement particulier, à mon avis. Pouvez-vous me la descendre ?

Rosée-de-Rose lui jeta un regard dubitatif, mais décida apparemment qu'il valait mieux ne pas contrarier l'étrange ami du magistrat Lo. Prenant une échelle de bambou dans un coin de la pièce, elle la plaça devant les rayons et y grimpa avec grâce, serrant d'un geste pudique sa robe légère autour de ses jambes galbées. Tandis qu'elle s'apprêtait à saisir le pot de fleurs, le juge Ti s'approcha de l'échelle et remarqua d'un air détaché :

— Monsieur Wang vous appelait Orchidée, n'est-ce pas, mademoiselle Liang ? Cela vous va tellement mieux que Rosée-de-Rose !

Comme mademoiselle Liang restait parfaitement immobile, posant sur le juge des yeux exorbités par la peur, il ajouta d'un ton sec :

— Monsieur Wang se trouvait juste à ma place lorsque vous l'avez frappé à la tête avec le pot de fleurs, n'est-ce pas ?

La jeune femme chancela. Étouffant un cri, elle chercha désespérément à se rattraper. Le juge retint aussitôt l'échelle. Tendant les bras jusqu'à elle, il la prit par la taille et la déposa à terre. Les mains serrées sur sa poitrine haletante, elle hoqueta :

— Je ne... Qui êtes-vous ?

— Je suis le magistrat de Pou-yang, répliqua froidement le juge. Après avoir tué Wang, vous avez remplacé le pot de fleurs cassé par un nouveau et transplanté l'orchidée. C'est pourquoi elle s'est flétrie, n'est-ce pas ?

— C'est un mensonge ! hurla-t-elle. Vil calomniateur ! Je vais...

— J'ai une preuve ! coupa le juge. Un domestique d'une maison

voisine vous a vue traîner le cadavre jusqu'au fossé derrière chez vous. Et j'ai découvert dans la chambre de Wang un mot de sa main disant qu'il craignait que vous ne lui vouliez du mal maintenant que vous avez un riche protecteur prêt à vous épouser.

— Le traître ! s'écria-t-elle. Il m'avait juré qu'il n'avait pas gardé le moindre morceau de papier sur...

Elle se tut soudain et se mordit rageusement la lèvre.

— Je sais tout, déclara le juge sans hausser le ton. Wang ne se contentait plus de ses visites hebdomadaires, compromettant ainsi votre intrigue avec le magistrat Lo, intrigue qui vous aurait rapporté une somme rondelette, ainsi qu'à madame Kouang, mais vous aurait également assuré une position sociale. C'est pourquoi vous deviez tuer votre amant.

— Mon amant ? glapit la jeune femme. Vous croyez peut-être que je permettais à ce répugnant infirme de me toucher ? C'était bien assez pénible d'avoir à supporter ses odieuses étreintes lorsque nous étions encore à la capitale !

— Pourtant, vous lui permettiez de partager votre couche ici aussi, remarqua le juge avec dédain.

— Vous savez où il dormait ? Dans la cuisine ! Je ne lui aurais jamais permis de mettre les pieds ici s'il ne s'était pas rendu utile en répondant pour moi aux lettres d'amour que je recevais ; par ailleurs, il m'offrait des orchidées et s'en occupait pour que j'en aie toujours à mettre dans mes cheveux. Et il me servait également de portier, m'apportait le thé et les rafraîchissements lorsque je recevais un de mes amants. Pour quoi d'autre croyez-vous que je l'acceptais ici ?

— Dans la mesure où il avait dépensé toute sa fortune pour vous, j'ai cru que peut-être... commença froidement le juge.

— L'imbécile ! s'écria-t-elle de nouveau. Même après que je lui eus dit que j'en avais assez de lui, il ne m'a pas lâchée, prétendant qu'il ne pouvait pas vivre sans me voir de temps en temps – quelle bassesse ! Sa dévotion grotesque a nui à ma réputation. C'est à cause de lui que j'ai dû quitter la capitale et m'enterrer dans ce trou sinistre. Et moi, idiote que j'étais, j'ai fait confiance à ce lamentable débris ! Qui laisse un mot m'accusant de lui vouloir du mal ! Il m'a ruinée, le sale traître !

Son beau visage s'était désormais transformé en un masque diabolique. Elle happa du pied, en proie à une rage impuissante.

— Non, dit le juge d'un ton las, Wang ne vous a accusée de rien. Ce que je viens de vous dire à propos de cette note est faux. Hormis quelques peintures d'orchidées qu'il a exécutées en pensant à vous, il n'y avait chez lui aucun indice compromettant. Ce malheureux égaré vous est resté fidèle jusqu'au bout !

Le juge frappa dans ses mains. Les trois sbires se précipitèrent

aussitôt dans la maison.

— Enchaînez cette femme, ordonna-t-il, et jetez-la en prison. Elle a avoué son ignoble forfait.

Comme les deux séides lui saisissaient les bras et que leur chef commençait à l'enchaîner, le juge ajouta :

— Puisqu'il n'y a aucune raison de faire preuve de clémence, vous serez décapitée sur le terrain d'exécution.

Le magistrat se retourna et sortit, suivi du sergent Hong. Les cris déchirants de la jeune femme se perdirent dans le vacarme et les rires d'une joyeuse bande de jeunes qui surgissaient dans la rue en agitant des lanternes multicolores.

De retour au Yamen, le juge Ti conduisit directement Hong dans ses appartements privés.

— Allons prendre une tasse de thé avant de gagner les appartements de mes épouses pour nous joindre au dîner, proposa-t-il à son conseiller en se dirigeant vers la salle de réception.

Les deux hommes prirent place autour de la table ronde. La grande lanterne suspendue aux poutres ainsi que celles du jardin avaient été éteintes. Mais la pleine lune baignait la pièce de son étrange lueur.

Le juge vida promptement sa tasse, puis il se carra dans son fauteuil et commença sans autre forme de préliminaires :

— Avant d'aller voir le maître de Guilde Ling, je savais seulement que le mendiant n'en était pas un et qu'il avait été assassiné ailleurs, assommé probablement avec un pot de fleurs comme le suggéraient le sable fin et le grès blanc. Puis lors de notre entretien avec Ling, j'ai cru un moment que ce dernier était impliqué dans ce meurtre. Il n'avait rien dit de la disparition de Wang lorsqu'il est venu me voir, et j'ai trouvé bizarre qu'il ne s'inquiète pas de ce qui était exactement arrivé à son précepteur. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que Ling n'est pas du genre à accorder la moindre attention à son personnel et qu'il était furieux que j'aie interrompu sa petite soirée familiale. Ce que m'a appris le majordome sur Wang m'a aidé à me faire une idée plus précise de la situation : la vie privée de Wang, brisée parce qu'il dilapidait sa fortune, et la jalousie de madame Wang, qui a été évoquée, tout cela m'a amené à envisager la présence d'une autre femme. J'en ai déduit que Wang s'était fortement épris d'une célèbre courtisane.

— Et pourquoi pas d'une jeune fille ou d'une femme comme il faut, ou même d'une vulgaire prostituée ? objecta le sergent.

— S'il s'était agi d'une femme comme il faut, Wang n'aurait pas eu besoin de dilapider sa fortune pour elle ; il aurait pu divorcer et se remarier avec la dame de son cœur. Et s'il s'était agi d'une vulgaire prostituée, il aurait pu la racheter pour une somme modique et

l'installer dans une petite maison à elle – tout cela sans avoir à sacrifier ni son bien ni sa situation. Non, j'étais convaincu que la maîtresse de Wang était une grande courtisane de la capitale, qui pouvait s'offrir le luxe de pressurer son amant jusqu'au bout, puis de le congédier et de passer à un autre. Mais j'ai supposé que Wang avait refusé de se laisser rejeter comme un vulgaire morceau de sorgho mâchonné, et qu'il s'était rendu insupportable ; qu'elle s'était enfuie de la capitale pour s'installer à Pou-yang afin de recommencer son petit jeu avec d'autres. Car il est bien connu que nombre de riches marchands vivent dans ce district. J'ai encore supposé que Wang avait retrouvé sa trace et obtenu d'elle la permission de la voir régulièrement en la menaçant de révéler ses manigances si elle refusait. Enfin, qu'après qu'elle eut séduit mon insensé collègue Lo, Wang avait commencé à la faire chanter, et qu'elle l'avait tué pour cette raison.

Le juge Ti poussa un soupir et ajouta :

— Nous savons à présent que les choses ne se sont pas du tout passées comme cela. Wang lui a tout sacrifié, y compris ses gains de précepteur qu'il consacrait à lui acheter des orchidées. Il était très heureux de pouvoir la rencontrer et lui parler toutes les semaines, aussi frustrants et humiliants ces brefs moments fussent-ils. Il arrive parfois, Hong, que la folie d'un homme soit engendrée par une passion si profonde et inconsiderée qu'elle lui confère une sorte de pathétique grandeur.

Le sergent Hong tirailla pensivement sa maigre moustache grise, puis demanda au bout d'un moment :

— Il y a un grand nombre de courtisanes à Pou-Yang. Comment Votre Excellence a-t-elle deviné que la maîtresse de Wang appartenait à l'établissement de madame Kouang ? Et pourquoi devait-ce être sa maîtresse qui l'eût tué et non un autre amant jaloux ?

— Wang se rendait à pied chez elle. Il était infirme, elle devait donc habiter non loin de la demeure du maître de Guilde, et cela nous conduit directement chez madame Kouang. J'ai demandé à celle-ci quelle était la courtisane qui venait d'être rachetée, car c'est exactement le genre de situation qui constitue le mobile le plus vraisemblable, dans la mesure où la courtisane doit se débarrasser d'un ancien amant encombrant. Or nous savons que Wang l'encombrait véritablement, mais non à cause d'une éventuelle menace de chantage ou autre vil stratagème ; seule sa dévotion de chien fidèle l'a poussée à le haïr et à le mépriser. Quant aux autres possibilités auxquelles tu as fait allusion, je les avais évidemment envisagées. Mais si le meurtrier avait été un homme, il aurait transporté le cadavre beaucoup plus loin et se serait donné beaucoup plus de mal pour dissimuler l'identité de sa victime. Le fait que le coupable se soit

contenté de mettre à sa victime une vieille robe de mendiant, de lui défaire son chignon et de lui emmêler les cheveux, accusait une personne de sexe féminin. Les femmes savent bien à quel point un vêtement et une coiffure différents peuvent modifier leur propre apparence. Mademoiselle Liang a appliqué cette méthode à un homme et ce fut là une grave erreur.

Le juge Ti but une gorgée du thé que venait de lui resservir le sergent Hong, puis reprit :

— Naturellement, il pouvait également s'agir d'un plan diabolique pour incriminer mademoiselle Liang. Mais j'ai considéré cette hypothèse comme hautement improbable. Mademoiselle Liang était notre meilleure chance. Lorsque le chef des sbires m'eut appris que le cadavre du mendiant avait été découvert derrière sa maison, je sus que ma théorie était juste. Cependant, j'ai découvert en entrant qu'elle était plutôt petite et frêle, donc incapable de fracasser le crâne d'un homme de haute taille. C'est pourquoi j'ai tout de suite cherché quelle avait pu être l'arme du crime, et je l'ai découverte sous la forme des orchidées en pots de l'étagère du haut, où la fleur fanée m'a fourni la preuve définitive de sa culpabilité. Elle avait dû grimper à l'échelle, en demandant probablement à Wang de la lui tenir. Puis elle a fait une remarque quelconque pour qu'il tourne la tête et lui a écrasé le pot de fleurs sur le crâne. Nous connaissons tous les détails demain à l'audience lorsque j'interrogerai mademoiselle Liang. En ce qui concerne le rôle de madame Kouang, je ne pense pas qu'elle ait fait plus qu'aider mademoiselle Liang à mettre au point le stratagème consistant à extorquer à Lo des droits de rachat fictifs. Notre charmante hôtesse sait s'arrêter avant le meurtre : son établissement est des plus huppés, ne l'oublions pas.

Le sergent Hong opina du bonnet.

— Votre Excellence a non seulement élucidé un meurtre sordide, mais a en même temps évité au magistrat Lo une alliance avec une femme à la détermination diabolique !

Le juge Ti sourit faiblement.

— La prochaine fois que je verrai Lo, dit-il, je lui parlerai de cette affaire, sans lui avouer bien sûr que je connais l'identité du protecteur de mademoiselle Liang. Mon joyeux ami a certainement dû séjourner dans mon district incognito. J'espère que cette histoire lui servira de leçon !

Avec tact, Hong se garda de tout commentaire supplémentaire sur l'un des collègues de son maître. Il remarqua avec un sourire satisfait :

— Enfin, tous les aspects de cette étrange affaire sont donc à présent éclaircis !

Le juge Ti but une longue gorgée de thé. Comme il reposait sa tasse, il secoua la tête et déclara d'un air triste :

— Non, Hong, pas tous.

Le magistrat se dit qu'il pourrait peut-être parler au sergent de l'apparition sans laquelle il aurait classé ce décès dans la rubrique des accidents. Mais au moment où il s'apprêtait à le faire, son fils aîné fit irruption dans la pièce. Devant l'air mécontent de son père, le jeune garçon s'empressa de déclarer après un salut hâtif :

— Mère a dit que nous pouvions emporter cette belle lanterne dans notre chambre, Père !

Comme son père acquiesçait, le petit bonhomme approcha un fauteuil d'une des colonnes. Grimpant sur le haut dossier, il tendit la main et décrocha de la poutre la grande lanterne de soie peinte. Après quoi il sauta à terre, alluma la lanterne à son briquet d'amadou et la brandit vers son père.

— Il nous a fallu deux jours pour la fabriquer avec grande sœur, Père, annonça-t-il fièrement. C'est pourquoi nous ne voulions pas que Ah-kouei l'abîme. Nous aimons bien l'Immortel Li, c'est un vilain vieux bonhomme tellement attendrissant !

Désignant le personnage que les enfants avaient peint sur la lanterne, le juge demanda :

— Tu connais son histoire ?

Comme l'enfant secouait la tête, son père poursuivit :

— Il y a très longtemps, Li était un jeune et séduisant alchimiste qui avait lu tous les livres et possédait à fond tous les arts de la magie. Il était capable de détacher son âme de son corps et donc de flotter à sa guise dans les nuages, laissant derrière lui son enveloppe corporelle, pour la retrouver en redescendant sur terre. Or un jour que Li avait négligemment abandonné son corps dans un champ, des paysans le découvrirent. Croyant qu'il s'agissait d'un cadavre abandonné, ils le brûlèrent. Donc, lorsque Li redescendit sur terre, il s'aperçut que son beau corps avait disparu. En désespoir de cause, il dut entrer dans le corps d'un misérable mendiant infirme qui gisait justement sur le bas-côté de la route, et Li garda cette apparence repoussante jusqu'à la fin de ses jours. Bien que par la suite il ait découvert l'élixir de longue vie, il ne put réparer cette erreur, et ce fut sous cette forme qu'il entra dans les rangs des Huit Immortels : l'Immortel mendiant, Li à la béquille.

L'enfant posa la lanterne par terre.

— Je ne l'aime plus ! déclara-t-il avec mépris. Je vais dire à grande sœur que Li était un imbécile qui n'a eu que ce qu'il méritait !

Puis il s'agenouilla, souhaita bonne nuit à son père et au vieux conseiller, et s'éclipsa.

Le juge Ti le regarda disparaître avec un sourire plein d'indulgence. Il leva la lanterne pour en souffler la bougie, mais se ravisa au dernier moment. Il contempla la haute silhouette de

l'Immortel mendiant projetée sur le mur blanc. Puis il fit tourner la lanterne, comme sous l'effet d'un courant d'air. Il vit alors la silhouette fantomatique du vieil infirme se déplacer lentement le long du mur avant de disparaître vers le jardin.

Le juge souffla enfin la bougie en poussant un profond soupir et reposa la lanterne par terre.

— Tu avais finalement raison, Hong ! déclara-t-il d'un ton grave. Tous nos doutes sont à présent levés, du moins en ce qui concerne le mendiant mortel. C'était un imbécile. Pour ce qui est de l'Immortel, je n'en suis pas si sûr.

Le magistrat se leva et conclut avec un léger sourire :

— Si nous mesurons l'étendue de nos connaissances, non par ce que nous savons mais par ce que nous ne savons pas, nous ne sommes que des imbéciles ignares, Hong, tous autant que nous sommes ! Allons à présent rejoindre mes épouses.

La fausse épée

Nouvelle

Les personnages

Ti Jen-tsie, magistrat du district de Pou-yang.

MA Jong et TSIAO Taï, deux des lieutenants du juge Ti.

BAO, chef de la troupe de théâtre.

CHENG Pa, chef des mendiants.

Hou Ta-ma et LAU, *vagabonds*.

CETTE AFFAIRE se déroule également à Pou-yang. Comme les lecteurs du *Squelette sous cloche* s'en souviennent, Pou-yang se trouve entre le district de Tchín-houa, placé sous l'autorité du magistrat Lo, et celui de Wou-yi, administré par l'austère magistrat Pan. Le meurtre décrit dans cette nouvelle fut commis en l'absence du juge Ti, parti à Wou-yi pour y discuter avec son collègue d'une affaire concernant les deux districts. Le juge avait quitté Pou-yang trois jours plus tôt, en compagnie du sergent Hong et de Tao Gan, confiant le tribunal à la garde de Ma Jong et de Tsiao Taï. Rien de notable ne vint troubler ces trois jours ; ce ne fut que le dernier, le jour même du retour du juge Ti, que les choses se précipitèrent soudain.

C'EST À TOI de payer la quatrième douzaine de crabes farcis ! Annonça d'un air ravi Ma Jong à Tsiao Taï en rangeant les dés dans leur boîte.

— Ils valaient bien ça ! répondit Tsiao Taï en claquant les lèvres.

Puis il prit sa coupe de vin et la vida d'un trait.

Les deux solides lieutenants du juge Ti étaient assis à une petite table, près de la fenêtre, au premier étage de l'Auberge du Martin-pêcheur, un de leurs repaires favoris. L'établissement était situé sur le grand canal qui traverse Pou-yang du nord au sud, et l'on avait de la fenêtre du premier étage une vue splendide sur le coucher du soleil, derrière la muraille ouest de la ville.

Un vacarme d'applaudissements enthousiastes leur parvint de la rue. Sortant la tête par la fenêtre, Ma Jong survola des yeux la foule amassée sur la berge.

— C'est la troupe d'acteurs ambulants qui est arrivée il y a quatre jours, remarqua-t-il. L'après-midi, ils font des acrobaties dans la rue et le soir ils jouent des pièces historiques.

— Je sais, fit Tsiao Taï. Grâce à l'aide du marchand de riz, Lau, ils ont pu louer la cour du vieux temple taoïste, pour y installer leur théâtre. Lau est venu l'autre jour au tribunal demander l'autorisation. Bao, le chef de la troupe, l'accompagnait – il m'a fait bonne impression. Ils sont quatre en tout, lui, sa femme, son fils et sa fille.

Tsiao Taï remplit de nouveau sa coupe avant d'ajouter :

— J'avais bien envie d'aller faire un tour au temple ; j'aime ce genre de pièces où il y a plein de combats à l'épée. Mais comme le juge est absent, et que nous sommes responsables de tout ici, ça ne me dit rien de quitter le tribunal trop longtemps.

— Eh bien, en tout cas, nous sommes ici aux premières loges pour assister à leurs acrobaties, répondit Ma Jong d'un air enchanté.

Il tourna sa chaise vers la fenêtre et croisa les bras sur le rebord, imité aussitôt par Tsiao Taï.

En bas, dans la rue, une foule de spectateurs avait pris place autour d'une natte carrée. Un petit garçon d'une huitaine d'années exécutait des sauts périlleux avec une étonnante agilité. Deux autres acteurs, un homme grand et mince et une femme plutôt forte, se tenaient de part et d'autre de la natte, les bras croisés, et une jeune fille était accroupie près d'un coffre de bambou, renfermant visiblement leur matériel. Sur le coffre était installée une sorte d'étagère basse en bois, sur laquelle étaient posées deux épées aux

lames étincelantes, l'une sur l'autre. Les quatre saltimbanques étaient vêtus de vestes noires et de pantalons larges ; ils portaient des ceintures rouges enroulées autour de la taille et des foulards rouges autour de la tête. Un vieil homme en robe bleue élimée, assis sur un tabouret, frappait énergiquement le tambour calé entre ses genoux osseux.

— J'aimerais bien voir le visage de cette fille, dit Ma Jong d'un air rêveur. Regarde, Lau est là ; on dirait qu'il a des ennuis !

Il montra du doigt un homme d'un certain âge, bien habillé, en bonnet de gaze noire, qui se tenait derrière le coffre de bambou. Il était en train de se quereller avec un grand ruffian aux cheveux hirsutes retenus par un bout de chiffon bleu. Il attrapa Lau par la manche, mais celui-ci le repoussa brutalement. Les deux hommes ne prêtaient pas la moindre attention au garçon qui à présent faisait le tour de la natte sur les mains, portant en équilibre un pichet de vin sur la plante des pieds.

— C'est la première fois que je vois ce coquin dans le secteur, remarqua Tsiao Taï. Il ne doit pas être d'ici.

— Tiens, maintenant on va voir les femmes ! s'exclama Ma Jong avec un large sourire.

Le petit garçon avait terminé son numéro. Le chef de la troupe s'était placé au centre de la natte, les jambes écartées et les genoux légèrement pliés. La femme forte posa son pied droit sur son genou et, d'un mouvement leste, lui grimpa sur les épaules. À un ordre de l'homme, la jeune fille se hissa à son tour, plaça un pied sur son épaule gauche, saisit d'une main le bras de la femme et tendit la jambe et le bras opposés. Le jeune garçon l'avait instantanément imitée et se tenait en équilibre sur l'épaule droite du chef de la troupe. Tandis que cette pyramide humaine tentait de garder son équilibre, le vieillard en robe bleue élimée battait frénétiquement du tambour. Des cris enthousiastes s'élevèrent de la foule.

Les visages du garçon, de la femme et de la fille ne se trouvaient qu'à une dizaine de pieds de Ma Jong et de Tsiao Taï. Ce dernier chuchota vivement :

— Regarde-moi un peu le corps de cette femme ! Et elle a un minois des plus avenant !

— Je préfère la fille ! Renchérit Ma Jong avec conviction.

— Beaucoup trop jeune ! La femme a une trentaine d'années, l'âge idéal. Elle connaît la vie !

Le tambour s'arrêta ; la femme et ses deux enfants sautèrent des épaules de Bao. Les quatre acteurs firent un gracieux salut au public, puis la fille passa parmi les spectateurs pour récolter quelques sapèques dans un bol en bois. Ma Jong sortit de sa manche une ligature de sapèques qu'il lui lança. Elle l'attrapa adroitement et le

gratifie d'un charmant sourire.

— C'est ce qui s'appelle littéralement jeter l'argent par les fenêtres ! fit sèchement remarquer Tsiao Taï.

— J'appellerais plutôt ça un placement judicieux ! repartit Ma Jong avec un sourire béat. Quel est le prochain numéro ?

Le garçon s'était avancé au centre de la natte, les mains derrière le dos et le menton levé. Tandis que le vieillard exécutait un roulement de tambour, Bao releva sa manche droite, saisit l'épée posée sur l'étagère et, d'un geste d'une rapidité stupéfiante, la plongea dans la poitrine du petit garçon. Le sang jaillit aussitôt ; l'enfant chancela tandis que son père retirait la lame. La foule poussa des cris d'effroi.

— J'ai déjà vu ce tour, dit Ma Jong. Le Ciel seul sait comment ils s'y prennent ! L'épée a pourtant l'air tout à fait authentique.

Le lieutenant du juge Ti se détourna de la fenêtre et saisit sa coupe de vin.

Le hurlement d'une femme se distingua de la rumeur confuse de la foule. Tsiao Taï, qui n'avait rien perdu de la scène, bondit brusquement sur ses pieds.

— Ce n'était pas du bidon, frère Ma ! C'est un meurtre pur et simple ! Viens vite !

Les deux hommes dévalèrent l'escalier et coururent dans la rue où ils se frayèrent un chemin jusqu'à la natte des acteurs. Le petit garçon gisait sur le dos, la poitrine en sang. Sa mère, agenouillée près de lui, sanglotait convulsivement en caressant son petit visage immobile. Bao et sa fille, blêmes et pétrifiés d'horreur, ne pouvaient détacher leurs regards du pauvre petit cadavre. Bao tenait toujours à la main l'épée ensanglantée.

Ma Jong la lui arracha et demanda avec colère :

— Pourquoi as-tu fait ça ?

L'acteur revint de sa stupeur. Jetant à Ma Jong un regard abasourdi, il balbutia :

— Ce n'était pas la bonne épée !

— Je vais vous expliquer, monsieur Ma ! intervint le marchand de riz. C'est un accident !

Un individu trapu s'avança ; c'était le surveillant du quartier ouest. Tsiao Taï lui ordonna de rouler le cadavre dans la natte et de le faire transporter au tribunal afin qu'il soit examiné par le contrôleur des décès. Comme le surveillant de quartier aidait la mère à se relever, Tsiao Taï dit à Ma Jong :

— Faisons-les tous monter dans la salle à manger et essayons de régler cette histoire.

Ma Jong acquiesça. Glissant l'épée sous son bras, il dit au marchand de riz :

— Venez aussi, monsieur Lau. Et que le vieux se charge du coffre et de l'autre épée.

Il chercha du regard le grand ruffian qui avait accosté Lau : il avait disparu.

Dans la salle de l'auberge, au premier étage, Ma Jong fit asseoir à une table de coin Bao, les deux femmes en larmes et le vieux joueur de tambour. Il leur servit du vin du pichet qu'il avait entamé avec Tsiao Taï, espérant que l'alcool les aiderait à se remettre de leurs émotions. Puis il se tourna vers le marchand de riz et lui ordonna d'expliquer ce qui s'était passé. Il savait que le théâtre était la passion de Lau, qui ne manquait jamais les spectacles présentés par les troupes ambulantes. Son visage régulier, orné d'une courte moustache noire et d'une barbiche, était pâle et tendu. Après avoir ajusté son bonnet de gaze noire, il commença timidement :

— Comme vous le savez probablement, monsieur Ma, Bao est le chef de la troupe, excellent acteur et acrobate.

Le marchand de riz se tut, se passa la main sur le visage puis saisit la seconde épée que le vieux musicien avait posée sur la table.

— Vous connaissez sans doute ces épées truquées, reprit-il. La lame est creuse et remplie de sang de porc. Une fausse pointe de deux pouces de long rentre dans la lame quand on l'appuie contre quelque chose. On a ainsi l'impression qu'elle s'enfonce profondément, et l'illusion est parachevée par le jet de sang de porc. Lorsqu'on retire l'épée, la lame reprend sa position initiale grâce à un ressort de rotin caché à l'intérieur. Voyez vous-même !

Ma Jong lui prit l'épée des mains et découvrit un fin sillon autour de la lame à quelques pouces de la pointe émoussée. Puis il l'appuya contre le plancher. La pointe glissa dans la lame et du sang en jaillit aussitôt. Madame Bao poussa un cri strident. Son mari la prit dans ses bras. La jeune fille n'avait pas bougé, figée comme une statue. Le vieillard maugréa quelque chose d'un ah furieux en tiraillant sa maigre barbe.

— Ce n'est pas très malin, frère Ma ! lança Tsiao Taï.

— Il fallait bien que je vérifie, non ? répondit Ma Jong d'un air piteux.

Se saisissant de la véritable épée, il les soupesa toutes deux soigneusement.

— Elles font pratiquement le même poids, grommela-t-il, et sont en tout point semblables. C'est dangereux !

— L'épée truquée devait se trouver sur le dessus de l'étagère, dit Lau, et la vraie au-dessous. Après le numéro, le garçon devait se relever et son père exécuter une danse avec la véritable épée.

Bao s'était levé. S'approchant de Ma Jong, il demanda d'une voix rauque :

— Qui a interverti les épées ?

Comme Ma Jong se contentait de répondre par une moue ahurie, Bao l'attrapa par l'épaule et s'écria :

— Qui a fait ça, je vous demande ?

Ma Jong se dégagea doucement et le fit se rasseoir.

— C'est ce que nous allons découvrir, répondit-il. Êtes-vous bien sûr d'avoir posé l'épée truquée sur le dessus ?

— Mais oui, naturellement ! Ne l'ai-je pas déjà fait des centaines et des centaines de fois ?

Ma Jong cria en bas qu'on leur monte davantage de vin puis fit signe à Tsiao Taï et à Lau de le suivre à la table placée devant la fenêtre. Une fois attablés, il dit tout bas à Lau :

— Mon camarade et moi-même regardions le spectacle de cette fenêtre. Nous vous avons vu avec un grand escogriffe près du coffre de bambou et de l'étagère aux épées. Qui y avait-il d'autre près de vous ?

— Je ne saurais vous le dire, répondit Lau en fronçant les sourcils. Au moment où le garçon faisait ses sauts périlleux, l'espèce d'énergumène qui se trouvait à côté de moi depuis un moment m'a tout à coup demandé de l'argent. Je lui ai dit de filer. Ensuite... c'est arrivé.

— Qui était-ce ? demanda Tsiao Taï.

— Je ne l'avais jamais vu auparavant. Peut-être Bao le connaît-il ?

Tsiao Taï se leva pour aller interroger les acteurs. Bao, sa femme et sa fille secouèrent la tête négativement, mais le vieux tambour déclara en respirant avec difficulté :

— Je sais très bien qui c'est, monsieur ! Il est venu tous les soirs voir notre spectacle au temple, ne donnant chaque fois qu'une sapèque ! C'est un vagabond, il s'appelle Hou Ta-ma.

— Avez-vous vu quelqu'un d'autre s'approcher des deux épées ? demanda Tsiao Taï.

— Comment l'aurais-je pu ? Je ne quitte pas une seconde le spectacle des yeux, répliqua le vieillard indigné. J'ai remarqué uniquement monsieur Lau et Hou Ta-ma parce que je les connaissais tous deux. Mais il y avait des tas de gens, tout près. Comment aurais-je pu voir ce qui se passait par là-bas ?

— C'est impossible, convint Tsiao Taï d'un air résigné. Et nous ne pouvions pas arrêter tout le monde.

Se tournant de nouveau vers Bao, il demanda :

— Avez-vous vu quelqu'un que vous connaissiez, près de la natte ?

— Je ne connais personne ici, répondit Bao d'une voix blanche.

Nous étions déjà allés à Wou-yi et à Tchîn-houa, mais c'est notre premier séjour ici. Je ne connais que monsieur Lau. Il s'est présenté à

moi alors que j'étais en train d'inspecter la cour du temple pour y installer notre scène et il m'a aimablement proposé son aide.

Tsiao Taï hocha la tête. L'air franc et intelligent de Bao lui plaisait. Tournant le dos aux autres, il dit à Lau :

— Vous feriez mieux de raccompagner les acteurs chez eux, monsieur Lau. Dites-leur que le magistrat doit rentrer ce soir tard, et qu'il commencera aussitôt son enquête sur ce meurtre. Ils devront se présenter à l'audience de demain pour les formalités. On leur remettra alors le corps de l'enfant pour qu'il soit enterré.

— Puis-je venir également, monsieur Tsiao ? Bao est un type bien, j'aimerais lui apporter tout mon secours dans cette tragique épreuve.

— Non seulement vous pouvez être là mais vous le devez absolument ! répondit d'un ton sec Ma Jong. Vous êtes un témoin de première importance.

Les deux lieutenants du juge Ti se levèrent et adressèrent quelques mots de réconfort à la famille éplorée. Lorsque Lau les eut tous fait descendre, Ma Jong et Tsiao Taï, restés seuls, reprirent leur place à la table devant la fenêtre. Ils vidèrent en silence leurs coupes de vin.

— Eh bien, j'espère que nous n'avons rien oublié, déclara Ma Jong en remplissant leurs deux coupes. Ce soir, nous exposerons l'affaire au magistrat. Ça ne va pas être simple, à mon avis. Même pour lui !

Il regarda son compagnon d'un air pensif, mais ce dernier ne fit aucun commentaire. Il observait distraitemment le serveur qui venait de monter avec une grande lampe à huile. Après son départ, Tsiao Taï reposa brutalement sa coupe et remarqua avec amertume :

— Quel meurtre répugnant ! Tromper un père pour lui faire assassiner son propre fils sous les yeux de sa mère ! Tu veux que je te dise ? Il faut absolument que l'on chope le fils de chien qui a fait ça ! Tout de suite !

— Je suis bien d'accord avec toi, répondit Ma Jong avec lenteur, mais un meurtre n'est pas une mince affaire. Je ne suis pas vraiment certain que le juge aimerait nous voir nous mêler de l'enquête. Un faux pas peut tout gâcher, tu sais !

— Si nous nous contentons de faire ce qu'il nous aurait de toute façon ordonné, je ne crois pas que nous fassions de bêtises.

Ma Jong acquiesça puis déclara soudain :

— D'accord, je te suis ! C'est une aubaine !

Après avoir vidé sa coupe, il ajouta avec un pâle sourire :

— C'est l'occasion ou jamais de faire nos preuves ! Quand les gros bonnets de la ville nous adressent la parole, ils sont tout miel. Mais derrière notre dos, ils ne se gênent pas pour dire que nous ne sommes que deux brutes, rien que des muscles et pas une once de cervelle !

— Dans une certaine mesure, remarqua finement Tsiao Taï, ils n'ont pas vraiment tort. Après tout, nous ne sommes pas des lettrés. C'est pourquoi je ne m'aventurerais pas à me lancer dans une enquête impliquant des gens de la haute société. En revanche, ce meurtre est tout à fait ce qu'il nous faut, car les individus impliqués appartiennent à un milieu que nous connaissons bien.

— Dressons tout d'abord un plan de bataille ! grommela Ma Jong en remplissant leurs coupes.

— Notre maître commence toujours par envisager le mobile et l'occasion qui permet à l'assassin d'agir. Dans cette affaire, le mobile est clair comme de l'eau de roche : puisque personne ne pouvait en vouloir au malheureux gamin, son meurtrier devait donc détester son père, Bao, comme la peste.

— Exact. Et puisque Bao met pour la première fois les pieds à Pou-yang, nos suspects se réduisent aux gens qui l'ont fréquenté, ainsi que sa troupe, ces trois derniers jours.

— Il est encore possible que Bao ait retrouvé un vieil ennemi ici, objecta Tsiao Taï.

— Si c'était le cas, Bao nous en aurait tout de suite parlé, repartit Ma Jong avant de réfléchir un moment. Je ne suis pas vraiment convaincu du fait que personne n'ait pu en vouloir à l'enfant, tu sais. Les gamins dans son genre ont le chic pour se trouver toujours là où ils n'ont rien à faire ; il se peut donc qu'il ait vu ou entendu quelque chose qui ne le regardait pas. On a voulu l'empêcher de parler et les épées truquées furent une aubaine pour l'assassin.

— Oui, reconnut Tsiao Taï. Juste Ciel ! Il y a beaucoup trop de possibilités !

Il but une gorgée de vin, fronça les sourcils et reposa sa coupe.

— Cette piquette a un drôle de goût ! s'étonna-t-il.

— C'est le même vin que tout à l'heure pourtant, et c'est vrai qu'il n'a plus le même goût. Tu veux que je te dise, frère Tsiao ? Le vin n'est bon que lorsqu'on est heureux et sans souci ! On ne peut pas boire sérieusement quand on n'a pas la tête à ça !

— Voilà pourquoi notre maître ne boit que du thé dans ces moments-là, le pauvre diable !

Tsiao Taï regarda de travers le pichet de vin, puis s'en saisit et le glissa sous la table. Croisant ses bras musclés dans ses manches, il reprit :

— Quant à l'occasion, Lau et Hou se trouvaient tous deux à côté des épées ; ils ont donc pu l'un et l'autre les intervertir. Mais leurs mobiles alors ?

Ma Jong se frotta le menton un long moment avant de répondre :

— En ce qui concerne Hou, je n'en vois qu'un seul ; ou plutôt deux. À savoir madame Bao et sa fille. Grands dieux, cela ne me

déplairait pas de m'occuper d'elles personnellement ! Pense un peu aux acrobaties qu'elles sont capables de faire ! Imagine que Hou ait désiré l'une ou l'autre, ou bien les deux, que Bao lui ait dit : « Bas les pattes ! » et que Hou l'ait très mal pris ?

— Possible. Si Hou est un voyou du genre bête et méchant, il pouvait fort bien se venger ainsi de Bao. Et Lau ?

— Exclu ! Lui, il est plutôt du genre pincé et vieux jeu. S'il désire avoir une relation extraconjugale, il se planquera dans un bordel bien discret. Et il n'oserait rien entreprendre avec une actrice.

— Je reconnais que Hou est notre meilleure chance, répliqua Tsiao Taï. Je vais essayer de le retrouver et de faire un brin de causette avec lui. Je passerai ensuite voir Lau, pour ne rien laisser au hasard. Tu devrais aller au temple, frère Ma, pour te faire une idée un peu plus précise de la situation. Notre maître voudra tout savoir de la famille Bao, bien sûr.

— D'accord, je vais aller cuisiner les deux femmes ; c'est la manière la plus douce de procéder, n'est-ce pas ? dit-il en se levant précipitamment.

— Peut-être pas si douce que tu le crois, railla Tsiao Taï en se levant à son tour. Elles sont acrobates, ne l'oublie pas ! Elles ne sont pas manchotes quand on les embête ! Bon, on se reverra tout à l'heure au tribunal !

Tsiao Taï se rendit directement dans la petite gargote de l'est de la ville où Cheng Pa, le chef des mendiants, avait son quartier général.

Le seul occupant de cet endroit misérable était une espèce de colosse qui ronflait bruyamment dans un fauteuil. Ses bras puissants étaient croisés sur son ventre nu qui débordait de sa veste noire usée jusqu'à la corde.

Tsiao Taï le secoua sans ménagement. L'homme se réveilla en sursaut. Jetant un regard mauvais à Tsiao Taï, il dit avec humeur :

— N'avez-vous pas honte d'effrayer ainsi un paisible vieillard ? Mais asseyez-vous et faites-moi l'immense plaisir de votre conversation.

— Je suis pressé. Tu connais un vaurien du nom de Hou Ta-ma ?
Cheng Pa secoua lentement sa grosse tête.

— Non, dit-il en pesant ses mots. Je ne le connais pas.

Tsiao Taï avait surpris la lueur rusée qui avait traversé le regard de l'homme.

— Tu ne l'as peut-être jamais vu, dit-il avec impatience, mais tu as certainement entendu parler de lui, espèce de gros coquin ! Il a été vu dans la cour du vieux temple taoïste.

— Ne m'insultez pas ! répondit Cheng Pa d'un air contrit, avant d'ajouter d'un ton rêveur : Ah, la cour du temple ! Mon ancien quartier général ! C'était le bon temps, frère Tsiao ! Gai et insouciant !

Regardez-moi à présent, maître de la Guilde, croulant sous les tâches administratives ! Je...

— Il n'y a que ton ventre sous lequel tu croules, coupa Tsiao Taï. Allez, parle ! Où est-ce que je peux trouver Hou ?

— Eh bien, répliqua Cheng Pa avec résignation, si vous tenez vraiment à le savoir... j'ai entendu dire qu'on peut trouver un individu répondant à ce nom-là à la buvette située au pied de la muraille est de la ville, la cinquième vers le nord en partant de la porte de l'Est pour être précis. Ce n'est qu'un on-dit, vous savez, je...

— Tous mes remerciements ! s'exclama Tsiao Taï en se précipitant dehors.

Une fois dans la rue, il fourra son bonnet dans sa manche et s'ébouriffa les cheveux. Une courte marche le conduisit jusqu'à une cabane en planches vermoulues dressée contre le pied de la muraille. Après avoir inspecté d'un rapide coup d'œil les alentours déserts et plongés dans l'obscurité, il ouvrit le rideau et entra.

La petite baraque était faiblement éclairée par une lampe à huile qui fumait ; elle empestait l'huile rance et l'alcool bon marché. Un vieillard aux yeux chassieux était en train de servir un infâme fond de pichet derrière un comptoir de bambou branlant. Trois hommes en robes déguenillées s'y tenaient, parmi lesquels dominait la haute stature de Hou Ta-ma.

Tsiao Taï vint se placer à côté de Hou. Les hommes lui jetèrent un regard indifférent ; visiblement, ils n'avaient pas reconnu l'officier du tribunal qui commandait à boire. Après avoir absorbé une gorgée d'alcool au bol de riz ébréché qui faisait office de coupe, il cracha par terre et maugréa à l'adresse de Hou :

— Quelle sale piquette ! Voilà à quoi on en est réduit avec ses dernières sapèques !

Un pâle sourire éclaira la large face bronzée de Hou. Tsiao Taï lui trouva un air plutôt fruste mais pas vraiment antipathique.

— Tu connaîtrais pas un boulot qui vaille le déplacement, par hasard ? reprit Tsiao Taï.

— Non, répondit Hou. Et ce n'est certainement pas à moi qu'il faut demander ce genre de choses, frère ! J'ai une de ces déveines ces derniers temps... Il y a une semaine, j'étais censé mettre la main sur deux chars de riz sur la route, à Wou-yi. Un jeu d'enfant ! Je n'avais qu'à assommer les deux charretiers. L'affaire avait été parfaitement préparée-une route déserte dans la forêt. La malchance a tout gâché.

— Peut-être que tu vieillis, railla Tsiao Taï.

— Ferme-la et écoute un peu ! Au moment où j'estourbissais le premier charretier, un gamin est arrivé en courant. Il m'a reloué des pieds à la tête et m'a demandé niaisement : « Pourquoi tu fais ça ? » J'ai entendu un bruit et j'ai sauté dans les buissons. De ma cachette

j'ai vu arriver un chariot bâché avec des acteurs ambulants. Le second charretier leur a raconté toute l'histoire, disant que j'avais pris la fuite. Ils sont tous repartis ensemble, avec les chars de riz !

— C'est pas de chance ! convint Tsiao Taï. Et les ennuis ne sont probablement pas finis. Figure-toi qu'hier j'ai vu une troupe qui exécutait des numéros dans une rue d'ici ; il y avait un petit garçon qui faisait des sauts périlleux. Si c'est le même gamin, tu devrais être prudent. Il pourrait te reconnaître.

— C'est déjà fait ! Il m'a encore pris la main dans le sac, si j'ose dire, et avec sa sœur cette fois ! Tu peux imaginer pire déveine ? Mais lui non plus, il n'a pas eu de chance : il est mort.

Tsiao Taï resserra son ceinturon. Après tout, cette affaire ne présentait aucune difficulté.

— C'est sûr que t'as pas de chance, Hou, dit-il d'un ton bonhomme. Je suis officier du tribunal, et tu vas me suivre gentiment !

Hou jura comme un charretier puis hurla aux deux autres :

— Vous l'avez entendu, ce sale chien de fonctionnaire ! Réduisons-le en bouillie !

Les deux vagabonds secouèrent lentement la tête.

— Tu n'es pas de chez nous, frère, dit le plus âgé. Alors règle tes comptes tout seul !

— Pourrissez en enfer !

Et à Tsiao Taï :

— Allez, sors, ce sera toi ou moi !

Un mendiant qui errait dans la ruelle obscure déguerpit en voyant sortir les deux hommes qui se mirent aussitôt en position de combat.

Hou envoya sans attendre un brusque direct dans la mâchoire de Tsiao Taï qui le para adroitement avant de lui envoyer un coup de coude en plein visage. Son adversaire esquiva et saisit Tsiao Taï à la taille, en le serrant dans l'étau de ses grands bras musclés. Le lieutenant du juge Ti se rendit compte que dans un corps à corps Hou était redoutable ; il était de la même taille, mais plus lourd, et il essayait de faire tomber Tsiao Taï en utilisant cet avantage. Les deux hommes ne tardèrent pas à être à bout de souffle. Mais Tsiao Taï maîtrisait mieux la technique du combat et il réussit à échapper à l'étreinte formidable de Hou. Il recula, puis lui envoya un violent coup de poing dans le visage qui lui ferma l'œil gauche. Hou secoua la tête, puis s'avança de nouveau en rugissant de rage.

Tsiao Taï s'était mis en garde, mais visiblement Hou n'avait pas l'intention de le prendre en traître. Il fit une feinte et envoya à Tsiao Taï un coup de poing au creux de l'estomac qui l'aurait terrassé s'il ne l'avait esquivé en se reculant vivement. Hou lui assena pour finir un direct dans la mâchoire, mais Tsiao Taï lui attrapa au passage le

poignet des deux mains, plongea sous son bras, et le lui replia dans le dos. En se démettant, son épaule émit un craquement sec et le colosse s'effondra, heurtant brutalement une pierre de la tête. Il ne bougeait plus.

Tsiao Taï rentra dans la cabane demander une corde au vieillard puis ressortit et courut chercher le surveillant de quartier et ses hommes.

Après quoi il attacha solidement les deux jambes de Hou puis s'accroupit en attendant l'arrivée du surveillant. Hou fut transporté au tribunal sur un brancard de fortune. Tsiao Taï ordonna au geôlier de l'enfermer dans une cellule, de faire venir le contrôleur des décès pour qu'il ranimât l'homme toujours inconscient et lui remît l'épaule en place.

Une fois toutes ces opérations accomplies, Tsiao Taï se dirigea vers le greffe, perdu dans ses pensées. Quelque chose le tracassait. Après tout, cette affaire était peut-être moins simple qu'il n'y paraissait.

Pendant ce temps, Ma Jong avait quitté l'Auberge du Martin-pêcheur pour aller prendre un bain au Yamen. Après avoir revêtu une robe toute propre, il se mit en route pour le temple taoïste.

Une foule composite se tenait au pied de la scène construite sur des perches de bambou, éclairée par deux grandes lanternes en papier. Le spectacle était déjà commencé, car Bao ne pouvait se permettre d'interrompre les représentations en raison de la mort de son fils. Tous trois vêtus de somptueux costumes, sa femme, sa fille et lui se tenaient devant deux tables superposées figurant un trône. Madame Bao chantait, accompagnée par les notes stridentes d'un violon.

Ma Jong se dirigea vers une sorte de cabine en bambou où le vieillard raclait vigoureusement son violon à deux cordes, tout en happant un gong de cuivre avec le pied droit. Ma Jong attendit qu'il eût posé son violon pour se saisir d'une paire de claquets de bois. Le poussant du coude, il lui demanda avec un sourire entendu :

— Où puis-je voir les femmes ?

Le vieillard indiqua de la barbe l'échelle qui se trouvait derrière lui, avant de se remettre à heurter ses claquets avec énergie.

Ma Jong grimpa dans le foyer de fortune séparé de la scène par des paravents de bambou. Il ne comportait qu'une pauvre table de toilette encombrée d'écuelles remplies de fard et de poudre, et un unique tabouret bas.

De vives clameurs d'approbation signalèrent à Ma Jong que les acteurs venaient de terminer une scène. Le rideau bleu sale se souleva et mademoiselle Bao apparut.

Elle portait le costume de son rôle de princesse, une longue robe verte rehaussée de feuilles de cuivre brillantes, ainsi qu'une coiffure

élaborée ornée de fleurs en papier multicolores. Deux longues tresses brunes et soyeuses encadraient son visage. Bien qu'elle fût outrageusement maquillée, Ma Jong trouva qu'elle n'en était pas moins des plus séduisante. Elle lui jeta un rapide coup d'œil puis s'assit sur le tabouret. Se penchant vers le miroir pour vérifier le maquillage de ses sourcils, elle demanda d'un ton indifférent :

— Il y a du nouveau ?

— Rien de particulier ! repartit gaiement Ma Jong. Je suis seulement venu faire un brin de causette avec une fille charmante !

Elle tourna la tête et le regarda d'un air méprisant :

— Si vous croyez que vous allez arriver à quelque chose avec moi, lança-t-elle, vous vous trompez lourdement !

— J'aurais aimé parler un peu avec vous de vos parents ! répondit Ma Jong, interloqué par cette rebuffade intempestive.

— De mes parents ? De ma mère, vous voulez dire ! Eh bien, en ce qui la concerne, vous n'avez besoin d'aucun intermédiaire ; elle est toujours disposée à considérer toutes les propositions honnêtes !

Soudain, la jeune fille enfouit son visage dans les mains et se mit à sangloter. Ma Jong s'approcha d'elle et lui tapota amicalement le dos.

— Allez, calmez-vous, ma belle ! Bien sûr, ce qui est arrivé à votre frère vous a...

— Ce n'était pas mon frère ! interrompit-elle. Cette vie... je n'en peux plus ! Ma mère est une catin, mon père un imbécile qui est fou d'elle... Vous savez quel rôle je suis en train de jouer en ce moment ? Je suis la fille d'un noble roi et de sa chaste reine ! Elle est bien bonne, non ?

Elle secoua la tête avec colère puis entreprit de se tamponner le visage avec un mouchoir en papier.

— Imaginez un peu ! reprit-elle. Ma mère nous a sorti ce gamin il y a six mois comme par enchantement ! Elle a dit à mon père qu'elle avait fait une petite bêtise huit ans auparavant. Le type qui l'avait mise dans ce pétrin s'était occupé du gamin jusqu'alors et avait décidé un beau jour qu'il ne pouvait plus le garder. Mon père a cédé, comme d'habitude...



« JE SUIS LA FILLE D'UN NOBLE ROI ET DE SA CHASTE REINE !
ELLE EST BIEN BONNE, NON ? »

Elle se mordit la lèvre.

— Vous n'avez pas idée de qui a pu jouer ce tour diabolique à votre père, ce soir ? demanda Ma Jong. Peut-être a-t-il retrouvé un ancien ennemi à Pou-yang ?

— Pourquoi faudrait-il que ces épées aient été interverties intentionnellement ? répliqua-t-elle avec rudesse. Mon père a fort bien pu se tromper, non ? Elles sont rigoureusement identiques, vous savez. Il le faut, sinon, on n'y croirait pas.

— Votre père semble convaincu que quelqu'un les a échangées, insista Ma Jong.

La jeune fille frappa brusquement du pied et s'exclama :

— Quelle vie ! Je la hais. Que le Ciel soit loué, je vais pouvoir en commencer bientôt une nouvelle. J'ai enfin rencontré un type bien qui est prêt à verser à mon père une jolie dot pour me prendre comme

concubine.

— La vie de concubine n'est pas toujours rose, vous savez !

— Je ne le resterai pas longtemps, mon ami ! Sa femme est souffrante et, d'après les médecins, elle n'en a plus que pour un an environ.

— Et qui est l'heureux élu ?

La jeune fille hésita un instant avant de répondre :

— Je vais vous le dire, mais c'est bien parce que vous êtes officier du tribunal. Surtout, n'en parlez pas pour le moment, voulez-vous ? C'est Lau, le marchand de riz. Il a fait de mauvaises affaires dernièrement et il ne veut rien dire à mon père avant de pouvoir lui mettre l'argent sur la table. Lau est un peu plus âgé que moi, c'est vrai, et il est légèrement vieux jeu, mais je vous assure que j'en ai pardessus la tête des prétendus joyeux drilles qui ne veulent que passer une nuit avec vous, et hop, à la suivante !

— Comment avez-vous rencontré Lau ?

— Le premier jour de notre arrivée ici, il a proposé à mon père de l'aider à louer cette cour. Je lui ai plu tout de suite, il...

Sa phrase se perdit dans le vacarme des applaudissements du public. Elle se leva vivement, rétablit l'équilibre de sa coiffure et dit dans un souffle :

— Il faut que j'y aille. Au revoir !

Et elle disparut derrière le rideau.

Ma Jong découvrit son ami assis dans un coin tout seul dans le greffe désert.

— Notre affaire est pratiquement résolue, semble-t-il, frère Ma ! annonça Tsiao Taï en relevant la tête. J'ai fait boucler un suspect !

— Merveilleux !

Ma Jong approcha une chaise et écouta le récit de Tsiao Taï. Puis il lui raconta à son tour son entrevue avec mademoiselle Bao.

— Si nous combinons nos informations, conclut-il, il en ressort que mademoiselle Bao a eu une petite histoire avec Hou entre deux rendez-vous avec le dévoué Lau. Pour garder la forme, je suppose. Eh bien, qu'est-ce qui te vaut cet air soucieux ?

— J'ai oublié de te dire, répondit Tsiao Taï avec lenteur, que Hou Ta-ma n'a pas voulu me suivre gentiment, et que j'ai dû m'empoigner un peu avec lui. Le type se bat correctement, pas le moindre coup bas. Je peux bien l'imaginer en train de rompre le cou au gamin dans un accès de rage, lorsque celui-ci l'a surpris dans les bras de sa sœur, mais je ne le crois pas capable de sordides manigances comme d'échanger les épées, par exemple... Non, frère Ma, je t'assure que ce n'est pas du tout dans son caractère !

— Certaines personnes ont plusieurs caractères à la fois, répondit Ma Jong en haussant les épaules. Allons voir comment se porte le

bougre.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la salle d'audience. Tsiao Tai demanda au geôlier d'aller chercher le chef des scribes pour qu'il serve de témoin et prenne note de l'interrogatoire.

Hou était assis sur la couche, dans sa petite cellule obscure, les pieds et les mains enchaînés au mur. Comme Tsiao Tai levait la chandelle, Hou le regarda en lui disant d'un ton aigre :

— Ça m'écorche d'avoir à le reconnaître, mais ce fut une superbe mise à terre !

— Y a pas de quoi me remercier ! Parle-moi encore un peu de ce vol que tu as loupé.

— Je vois pas pourquoi je vous en parlerais pas ! Voies de fait, c'est tout ce qu'il y a contre moi. J'ai seulement assommé un charretier, sans même toucher aux ballots de riz.

— Comment pensais-tu écouler ces deux chars ? demanda Ma Jong avec curiosité. Tu ne peux revendre une telle quantité de riz sans avoir affaire à la Guilde des marchands.

— Pas besoin de les vendre ! fit Hou avec un sourire narquois. Je les aurais balancés dans le fleuve, toute la cargaison !

Devant l'air stupéfait des deux lieutenants, il expliqua :

— Ce riz était avarié, voyez-vous. Le gars qui l'avait vendu voulait qu'il soit volé, comme ça, la guilde l'aurait indemnisé. Comme j'ai loupé le boulot, le riz a bel et bien été livré, trouvé avarié et le vendeur a dû rembourser intégralement l'acheteur. Déveine sur toute la ligne. Je pensais cependant que le gars me devait bien une pièce d'argent pour le dérangement. Quand je lui en ai parlé, il a refusé de casquer !

— Qui est-ce ? demanda Tsiao Tai.

— Un de vos marchands de riz du coin, un nommé Lau.

Tsiao Tai jeta un coup d'œil surpris à Ma Jong. Ce dernier demanda :

— Comment as-tu rencontré Lau ? Tu es bien de Wou-yi, non ?

— C'est un vieil ami ! Je le connais depuis des années ; il vient souvent à Wou-yi. C'est un client arrangeant, Lau, toujours prêt pour une petite filouterie. Ce coquin de bigot a un nid d'amour à Wou-yi ; la femme qu'il y entretient était une amie de la fille que je fréquentais – c'est comme ça que j'ai connu Lau. Il y a vraiment des gens qui ont de drôles de goûts. Ma gamine à moi, elle était plutôt gironde, mais celle de Lau, c'était une vieille bique. D'après ce que m'a dit ma fille, il paraît même qu'il en a eu un garçon. Peut-être que la vieille bique était séduisante et il y a huit ans, le Ciel seul le sait !

— En parlant de filles, intervint Ma Jong, comment es-tu parvenu à tes fins avec mademoiselle Bao ?

— Enfantin ! Je l'ai vue par hasard sur scène le jour de leur

arrivée et elle m'a tapé dans l'œil. J'ai essayé le soir même, et le suivant, de faire davantage connaissance, mais impossible ! Hier soir, j'ai encore essayé – je n'avais rien de mieux à faire en attendant que Lau arrive avec l'argent. C'était après la représentation, il était tard, elle avait l'air fatiguée ; elle était à bout de nerfs. Mais quand j'ai tenté ma chance, elle m'a répondu : « D'accord. Mais tu as intérêt à être à la hauteur, parce que c'est la dernière fois que je prends du bon temps. » Alors on s'est glissés derrière l'étal vide d'un marchand, dans un coin tranquille de la cour, là-bas, mais on venait à peine de s'y mettre que le gamin a surgi en cherchant sa sœur. Je lui ai dit de filer, ce qu'il a fait. Est-ce cette interruption ou le manque d'entraînement, je n'en sais rien, toujours est-il que la suite n'a pas été brillante. Ça arrive, vous savez ; parfois, ça se passe beaucoup mieux qu'on ne s'y attendait, d'autres fois, c'est bien pire. En tout cas, ce que j'ai eu, je l'ai eu gratis, alors de quoi me plaindrais-je ?

— Je t'ai vu te disputer avec Lau dans la rue, dit Tsiao Taï. Vous étiez tous les deux à côté des épées. Tu n'as vu personne y toucher ?

Hou fronça son front ridé. Puis il secoua la tête et répondit :

— Je m'occupais à la fois de ce fils de chien de Lau et des deux femmes, vous comprenez. La fille était juste devant moi avant que le garçon ne commence ses sauts périlleux – j'aurais presque pu lui pincer les fesses. Mais elle avait déjà elle-même un air tellement... pincé, que je me suis rabattu sur les fesses de sa mère, quand elle s'est approchée pour déplacer légèrement le coffre de bambou. Tout ce que j'y ai gagné, c'est un regard noir. Pendant ce temps, Lau essayait de m'échapper ; il a failli se casser la figure en trébuchant contre le coffre quand je l'ai rattrapé par la manche. N'importe qui aurait pu intervertir ces deux cure-dents.

— Toi y compris ! constata froidement Ma Jong.

Hou essaya de se jeter sur lui, mais ses chaînes le retinrent avec un fracas métallique. Il retomba brutalement sur sa couche en poussant un cri de douleur.

— Alors c'est donc ça que vous cherchez, sales chiens ! hurla-t-il. Me coller ce meurtre sur le dos, hein ? S'il y a bien une saloperie...

Hou regarda Tsiao Taï droit dans les yeux et s'écria :

— Vous ne pouvez pas me faire ça, monsieur l'officier ! Je vous jure que je n'ai jamais tué un homme. J'en ai bien assommé quelques-uns, mais sans plus. Tuer un gamin, d'une façon aussi...

— Tu ferais bien de réfléchir, conseilla Ma Jong d'un ton bourru. Nous avons les moyens de te faire parler !

— Allez au diable ! cria Hou.

De retour au greffe, Ma Jong et Tsiao Taï s'assirent au grand bureau, contre le mur du fond. Le scribe prit place en face d'eux, près de la chandelle. Les deux amis le regardèrent d'un air morose prendre

quelques feuilles de papier dans le tiroir et humecter son pinceau à calligraphier pour rédiger son compte rendu de l'interrogatoire. Au bout d'un long silence, Ma Jong dit :

— Je suis d'accord avec toi ; Hou n'est probablement pas coupable. En tout cas, il est coupable d'avoir fichu une belle pagaille dans toute cette affaire !

Tsiao Taï hocha la tête d'un air catastrophé.

— Lau est un voleur et un débauché sous ses airs bien comme il faut. Il a une femme à Wou-yi et en prime il essaye de mettre la main sur mademoiselle Bao. Cette demoiselle ne vit pas comme une nonne, c'est vrai, mais c'est encore un morceau de choix. Lau n'avait pas l'ombre d'une raison de tuer le gamin, ni d'en vouloir à Bao, mais on va quand même le boucler. Notre maître voudra sans nul doute vérifier directement avec lui les déclarations de Hou.

— Pourquoi ne pas demander au chef des sbires de nous amener au tribunal les trois Bao et le vieux musicien ? Comme ça, notre juge aura tous les protagonistes sous la main, pour ainsi dire. Demain matin, au cours de l'audience, il pourra se mettre tout de suite au travail et régler cette affaire !

— Bonne idée !

Au retour de Ma Jong, le vieux scribe avait terminé la rédaction de ses notes. Après qu'il les eut lues à haute voix et soumises à l'approbation de Ma Jong et de Tsiao Taï, ce dernier dit :

— Puisque tu manies si joliment le pinceau, grand-père, tu pourrais également prendre note de nos rapports !

Le scribe sortit une liasse de feuilles blanches d'un air résigné. Ma Jong se carra dans son fauteuil, repoussa son bonnet en arrière et entama son récit en commençant par la façon dont ils s'étaient trouvés témoins du meurtre, à l'Auberge du Martin-pêcheur. Puis Tsiao Taï relata son arrestation de Hou Ta-ma. Ce fut une tâche délicate, car ils savaient que le juge avait horreur des rapports verbeux, mais exigeait néanmoins qu'aucun détail ne manque. Quand ils eurent enfin terminé, leurs visages étaient luisants de sueur.

Le juge rentra une heure après minuit, et se présenta à ses deux lieutenants et au scribe dans sa robe de voyage brune. Il avait l'air fatigué et soucieux. Comme les trois hommes se levaient précipitamment pour l'accueillir, le juge leur demanda d'un ton sévère :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? À peine étais-je descendu de palanquin que le chef des sbires m'a informé que vous aviez jeté en prison deux individus soupçonnés de meurtre et convoqué quatre témoins !

— Eh bien, Votre Excellence, commença Ma Jong d'une voix hésitante, il s'agit d'un meurtre plutôt sordide : celui d'un petit

garçon. Mon camarade et moi-même, on a fait une petite enquête ; tout ce que nous avons entrepris est noté ici. Tout a débuté par...

— Suivez-moi dans mon cabinet particulier, coupa sèchement le juge Ti. Et apportez les papiers !

Après avoir ordonné au scribe de lui servir une grande théière de thé chaud dans son cabinet, il sortit du greffe, suivi de ses deux lieutenants.

Installé dans le vaste fauteuil placé derrière son bureau, le juge Ti déclara :

— L'affaire de Wou-yi a été rondement menée. Mon collègue, le magistrat Pan, est une personne efficace, avec qui il est agréable de travailler. Le sergent Hong et Tao Gan vont y rester encore une journée pour régler quelques détails.

Le juge Ti but une gorgée de thé chaud, puis se carra confortablement dans son fauteuil pour parcourir la liasse de documents.

Ma Jong et Tsiao Taï se tenaient raides comme des bambous sur leurs tabourets, face au bureau. Ils avaient la gorge sèche et ne quittaient pas des yeux le magistrat, à l'affût de ses réactions.

Le juge commença par froncer fortement les sourcils, mais à mesure qu'il avançait dans sa lecture, son visage se détendait. Après avoir terminé la dernière page, il relut divers passages et demanda aux deux hommes de lui répéter textuellement certaines des conversations. Puis il jeta les papiers sur son bureau et, se redressant sur son siège, il dit en souriant :

— Félicitations ! Vous avez très bien agi tous les deux. Vous ne vous êtes pas contentés d'appliquer les mesures d'usage en de telles circonstances, vous avez également prouvé votre capacité à prendre des initiatives personnelles. Les deux arrestations sont amplement justifiées.

Un large sourire éclaira la face des deux lieutenants du magistrat. Ma Jong saisit la théière et se servit en hâte une tasse ainsi qu'à Tsiao Taï.

— Bon, à présent, voyons voir où nous en sommes, reprit le juge. En premier lieu, les faits dont nous disposons ne suffisent pas à prouver qu'il s'agit bien d'un meurtre. Bao était pressé, car après leur numéro acrobatique, ils devaient retourner rapidement au temple pour la représentation théâtrale. En outre, il commençait à faire nuit. Il n'est donc pas exclu que Bao ait lui-même placé par erreur la mauvaise épée au-dessus de l'autre. Il est vrai que c'est lui qui a laissé entendre qu'il pouvait s'agir d'une cruelle machination, mais peut-être a-t-il eu peur d'être accusé de négligence criminelle, et ces acteurs ambulants vivent dans la hantise des autorités.

Le juge s'interrompit et caressa sa longue barbe.

— Par ailleurs, ce que vous avez appris sur les individus liés à ce drame nous indique que plusieurs d'entre eux, pour des raisons diverses, ont pu intervertir délibérément les deux épées, à commencer par Bao.

— Pourquoi Bao aurait-il voulu tuer l'enfant ? s'exclama Ma Jong.

— Pour se venger de son épouse infidèle et de son amant, le marchand de riz, Lau.

Prévenant d'un geste toute réflexion de ses lieutenants interloqués, le juge continua :

— Vous ne doutez pas une seconde que le petit garçon qui vivait à Wou-yi soit le fils illégitime de madame Bao, n'est-ce pas ? Lau s'intéresse au théâtre ; je suppose qu'il a rencontré madame Bao un jour où la troupe se produisait à Wou-yi. À la naissance de leur fils, ils l'ont confié à une vieille tenancière de maison de rendez-vous. Huit ans plus tard, madame Bao décida de reprendre l'enfant, ce qui l'obligeait à avouer son infidélité à son époux. Mademoiselle Bao affirme que son père a pris la nouvelle très calmement, mais son indifférence a pu être feinte. Aujourd'hui, lorsque Bao vit Lau près des épées, il eut là l'occasion rêvée pour se venger de son épouse infidèle, en même temps que de se débarrasser de l'enfant illégitime, et de faire accuser Lau de meurtre. Car les présomptions contre Lau sont assez lourdes pour le faire inculper.

Ma Jong et Tsiao Taï voulurent de nouveau intervenir, mais le juge les fit taire encore une fois et poursuivit :

— Lau avait la possibilité matérielle d'intervertir les épées, la connaissance des accessoires de scène indispensable pour saisir cette occasion, et on peut lui supposer plus d'un mobile. Le chantage est le premier qui vient à l'esprit. Lorsque la troupe de Bao est arrivée à Pou-yang, Lau a offert ses services, peut-être dans le but de renouer avec madame Bao. Mais Bao et sa femme ont essayé de le faire chanter – le petit garçon étant la preuve vivante des aventures extraconjugales de Lau à Wou-yi. En échangeant les épées, Lau détruisait cette preuve, et pouvait réduire Bao au silence en le menaçant de l'accuser d'avoir tué par jalousie l'enfant illégitime de son épouse.

« Ensuite, nous avons également madame Bao. Sa fille a laissé entendre à Ma Jong qu'elle ne valait guère mieux qu'une prostituée, et les réactions de ce genre de femmes sont difficiles à prévoir. Quand madame Bao eut constaté que Lau, son ancien amant, reportait à présent toute son affection sur sa fille, elle a fort bien pu se venger en faisant tuer son propre fils. Toutefois, il ne faut pas attacher trop d'importance aux dires de mademoiselle Bao, car elle a l'air plutôt déséquilibrée. Elle n'a pas hésité à traiter sa mère de catin et son père d'imbécile alors qu'elle-même n'a aucun scrupule à coucher avec un

vagabond à la veille de conclure un arrangement plus durable avec Lau. Au passage, nous devons essayer d'apprendre si elle savait que Lau avait été l'amant de sa mère.

Le juge Ti fit une pause et observa ses deux lieutenants d'un air méditatif.

— Je ne fais que passer en revue toutes les hypothèses, voyez-vous. Il est inutile de nous perdre en conjectures avant d'en savoir davantage sur les relations affectives des personnes concernées.

Le juge Ti reprit les papiers et les feuilleta en revenant de temps à autre sur un passage. Puis il les reposa sur le bureau et dit pensivement :

— Nous ne devons pas oublier que ces acteurs ambulants vivent à la fois dans deux univers complètement différents. Sur scène, ils doivent s'identifier en tout point aux personnages illustres de notre histoire. Dans la vie de tous les jours, ce sont des marginaux qui ont à peine de quoi remplir leur bol de riz quotidien. Un tel dédoublement peut grandement perturber le caractère d'un individu.

Le juge Ti se tut. Il but une gorgée de thé puis se perdit dans ses pensées en se lissant lentement les favoris.

— Votre Excellence estime-t-elle que Hou est innocent ? demanda Tsiao Taï.

— Non. En tout cas, pas pour l'instant. Il est exact que Hou Ta-ma vous a fait bonne impression à tous deux, et pour autant que je sache, votre opinion n'est peut-être pas erronée. Cependant, ces vagabonds-là ont parfois des côtés très curieux. Hou a longuement insisté sur le fait que mademoiselle Bao était responsable du fiasco de leur rendez-vous, et il a mentionné l'interruption provoquée par l'enfant comme une des causes possibles. Mais il est également envisageable que Hou soit personnellement responsable de cet échec. Il a pu craindre d'avoir perdu à tout jamais sa virilité, et une telle obsession a pu engendrer chez lui une haine violente envers ce malheureux enfant. J'ai trouvé curieux que Hou s'étende autant sur ses prouesses amoureuses devant deux officiers du tribunal venus l'interroger dans sa cellule. Cela tendrait à prouver qu'il est obsédé par ce problème au point de ne pouvoir s'empêcher d'en parler. Et comme Hou a discuté à plusieurs reprises avec le vieux musicien, il a eu lui aussi l'occasion d'apprendre ce qu'il en était du truquage de l'épée. D'autre part, cette manière d'étaler au grand jour sa vie amoureuse n'est peut-être simplement pour Hou qu'un désir innocent d'épater la galerie. Je vais m'entretenir avec toutes ces personnes, ajouta-t-il vivement en se levant. Dites au scribe d'aller chercher deux secrétaires pour que toutes les déclarations soient parfaitement retranscrites. Pendant que vous vous occuperez de cela, je vais aller prendre un bain rapide.

La vaste salle de réception était brillamment éclairée. Tous les

chandeliers muraux avaient été allumés, et deux grands candélabres d'argent massif posés sur le bureau, au centre de la pièce. Bao, son épouse et sa fille, ainsi que le vieux musicien, étaient assis devant le bureau. Hou, flanqué de deux sbires, était debout sur la gauche. Lau lui faisait face sur la droite, entouré lui aussi de deux sbires. Le chef des scribes et ses deux aides étaient installés à une petite table. Acteurs et prisonniers s'ignoraient avec application ; tous regardaient droit devant eux. Un silence lugubre régnait dans la salle.

Soudain, la double porte fut ouverte en grand par le chef des sbires. Le juge Ti entra, suivi de Ma Jong et de Tsiao Taï. Le magistrat avait revêtu une robe gris foncé et portait un petit bonnet noir. Tout le monde s'inclina profondément tandis qu'il se dirigeait vers le bureau et s'installait dans le vaste fauteuil d'ébène sculptée. Les deux lieutenants se placèrent de part et d'autre de leur maître.

Le juge Ti commença par observer les deux prisonniers ; Hou, renfrogné, et Lau, pincé et presque outré. Il se dit que ses deux assistants lui en avaient fait une excellente description. Puis il dévisagea les trois acteurs. À leur mine épuisée, il songea à la longue et dure journée qu'ils avaient derrière eux et ressentit quelques scrupules à jouer sur leurs réactions, comme il en avait l'intention. Il poussa un soupir puis s'éclaircit la gorge et déclara d'une voix neutre :

— Avant d'interroger les deux prisonniers, je voudrais m'assurer des liens de parenté précis qui vous unissent au jeune défunt.

Regardant fixement madame Bao, il reprit :

— Je sais, madame Bao, que le garçon était votre enfant illégitime. Est-ce exact ?

— Oui, Noble Juge, répondit-elle d'un ton très las.

— Pourquoi n'avez-vous repris cet enfant qu'à l'âge de huit ans ?

— Parce que j'hésitais à en parler à mon mari, et parce que son père m'avait promis d'en prendre soin. J'ai cru un moment que j'aimais cet homme, Noble Juge ; à cause de lui, j'ai quitté mon mari plus d'un an. Cet homme m'avait dit que son épouse était gravement malade, et qu'il m'épouserait à sa mort. Mais lorsque j'ai découvert combien c'était un être vil, j'ai rompu avec lui. Je ne l'ai plus jamais revu, jusqu'à il y a six mois, lorsque je l'ai rencontré par hasard alors que nous travaillions à la capitale. Il a voulu renouer avec moi, et comme je m'y opposais, il a répondu que dans ces conditions il n'y avait plus de raisons pour qu'il entretienne encore l'enfant. Alors j'ai tout raconté à mon mari.

Après avoir jeté un regard tendre à l'acteur, à ses côtés, elle reprit :

— Compréhensif comme il est, il ne m'a adressé nulle réprimande. Il a dit qu'il nous fallait précisément un garçon pour compléter notre troupe et qu'il en ferait un bon acrobate. Et c'est ce

qu'il a fait ! Les gens méprisent notre profession, Noble Juge, mais mon mari et moi en sommes très fiers. Mon époux aimait cet enfant comme son propre fils, il...

Madame Bao se mordit la lèvre, réprimant un sanglot. Après un bref silence, le juge Ti demanda :

— Avez-vous dit à votre mari qui était votre amant ?

— Non, Noble Juge. Cet homme m'a traitée d'une manière infâme, mais je ne voyais aucune raison de nuire à sa réputation ; aujourd'hui non plus d'ailleurs. Et mon mari ne m'a jamais posé la question.

— Je vois, répondit le juge.

La déclaration franche et ouverte de la femme portait la marque de la vérité. Il savait à présent qui avait assassiné l'enfant et pourquoi : il fallait réduire le petit garçon au silence, ainsi que Ma Jong l'avait deviné dès le début. Mais par la suite, son lieutenant n'avait pas réussi à appliquer sa théorie aux faits mis en lumière. Tiraillant sa moustache, le juge pensa avec humeur que s'il savait qui avait interverti les épées, il n'en avait pas l'ombre d'une preuve. S'il n'agissait pas rapidement, il serait incapable de jamais confondre le coupable. Il fallait lui faire avouer son crime sur-le-champ, avant qu'il ait le temps de saisir toute la portée des dires de madame Bao.

— Amenez l'accusé Lau devant moi ! ordonna-t-il brutalement au chef des sbires.

Quand le marchand de riz se fut approché du bureau, le juge Ti s'adressa à lui sans ménagement :

— Lau, vous vous êtes fait ici, à Pou-yang, une réputation d'honnête marchand de riz et d'homme à la moralité irréprochable, mais je sais tout de vos activités à Wou-yi. Vous avez essayé de gruger votre propre guildes et vous entretenez une maîtresse. Hou Ta-ma m'a fourni tous les détails. Je vous conseille de répondre par la vérité à mes questions ! Parlez, reconnaissez-vous avoir eu une liaison avec madame Bao il y a huit ans ?

— C'est exact, répondit Lau d'une voix mal assurée. Je supplie Votre Excellence de...

Il y eut un cri étouffé. Mademoiselle Bao s'était levée. Les poings serrés, elle foudroya Lau du regard. Ce dernier fit un pas en arrière, en marmonnant quelque chose, quand soudain la jeune fille s'écria :

— Espèce d'innommable fripouille ! Puissent le ciel et l'enfer me damner pour avoir inconsidérément avalé tous vos mensonges ! Vous avez fait le même coup à ma mère, hein ? Et quand je pense, naïve imbécile que j'étais, que de peur que le gosse ne vous parle du moment que j'avais passé avec Hou, j'ai posé la mauvaise épée au-dessus de l'autre ! Je vous tuerai, vous aussi, vous...

Elle se rua vers l'homme tremblant, les ongles en avant. Les deux

sbires lui saisirent les bras et la maîtrisèrent. Sur un signe du magistrat, ils emmenèrent la jeune fille qui hurlait et se débattait comme un fauve. Les parents la suivirent du regard, éberlués, et la mère éclata en sanglots.

Le juge Ti frappa un coup sec sur la table.

— Demain j'entendrai les aveux complets de mademoiselle Bao, à l'audience du matin. Quant à vous, Lau, je vais procéder à une enquête approfondie sur toutes vos affaires, et je veillerai à ce que vous soyez condamné à une longue peine de prison. Je hais les individus de votre espèce, Lau. Hou Ta-ma, vous serez condamné à un an de travaux forcés dans le régiment des sapeurs de l'armée du Nord. Cela vous donnera l'occasion de montrer ce que vous valez ; vous pourrez peut-être vous enrôler par la suite dans l'Armée régulière.

Se tournant vers le chef des sbires, il ajouta :

— Reconduis les deux prisonniers dans leurs cellules !

Le juge fixa un long moment en silence l'acteur et sa femme. Elle avait cessé de pleurer ; elle était à présent très calme, les yeux baissés. Bao la regardait d'un air soucieux, les traits expressifs de son visage de comédien s'étaient profondément creusés. Le juge s'adressa à eux avec douceur :

— Votre fille ne pouvait se faire à la dure existence que le destin lui avait réservée, et c'est ce qui l'a perdue. Je dois requérir contre elle la peine de mort. Vous perdez ainsi, en un seul et même jour, votre fils et votre fille. Mais le temps guérira cette cruelle blessure. Vous êtes tous deux dans la fleur de l'âge, vous vous aimez, tout comme vous aimez votre métier, et cette double passion vous sera un soutien durable. Bien que tout vous apparaisse aujourd'hui sous de sombres auspices, sachez que derrière les plus profondes ténèbres de la nuit, la lune de l'aube luit toujours.

Ils se levèrent, saluèrent respectueusement le juge Ti et sortirent.

FIN